

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1925

THÈSE

N^o
96

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR

Pierre-Albéric CAPITAINE

Né le 29 Novembre 1897, à Auriac (Corrèze)

Un grand Médecin du XVI^e siècle
JEAN FERNEL

Président de thèse : M. le Professeur MENETRIER

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1925

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1925

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(*Diplôme d'État*)

PRÉSENTÉE PAR

Pierre-Albéric CAPITAINE

Né le 29 Novembre 1897, à Auriac (Corrèze)

Un grand Médecin du XVI^e siècle
JEAN FERNEL

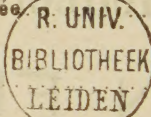
Président de thèse : M. le Professeur MENETRIER

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 91

1925

I. PROFESSEURS

Anatomie	MM. NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	GILBERT.
	CHAUFFARD.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
Clinique ophtalmologique	GOSSET.
Clinique urologique	N...
	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	N...
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

ABRAMI.....	Pathologie médicale.
ALGLAVE.....	Pathologie chirurgic ¹ .
AUBERTIN.....	Pathologie médicale.
BASSET.....	Pathologie chirurgic ¹ .
BEAUDOUIN.....	Pathologie médicale.
BINET.....	Physiologie.
BLANCHETIÈRE.	Chimie biologique.
BRANCA.....	Histologie.
BRULÉ.....	Pathologie médicale.
BUSQUET.....	Pharmacologie et ma- tière médicale.
CADENAT.....	Pathologie chirurgic ¹ .
CHAMPY.....	Histologie.
CHIRAY.....	Pathologie médicale.
CLERC.....	Pathologie médicale.
DEBRÉ.....	Hygiène.
I. de JONG.....	Anatomie pathologique.
DUVOIR.....	Médecine légale.
ÉGALLE.....	Obstétrique.
FIESSINGER.....	Pathologie médicale
FOIX.....	Pathologie médicale.
GARNIER.....	Pathologie expériment.
HARVIER.....	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER...	Urologie.
HOVELACQUE....	Anatomie.
JOYEUX.....	Parasitologie

MM.

LABBÉ (Henri)...	Chimie biologique.
LARDENNOIS.....	Pathologie chirurgic ¹ .
LE LORIER.....	Obstétrique.
LEMAITRE.....	Oto-rhino-laryngologie
LEMIERRE.....	Pathologie médicale.
LÉVY-SOLAL.....	Obstétrique.
LHERMITTE.....	Pathologie mentale.
LIAN.....	Pathologie médicale.
MATHIEU.....	Pathologie chirurgic ¹ .
METZGER.....	Obstétrique.
MOGQUOT.....	Pathologie chirurgic ¹ .
MONDOR.....	Pathologie chirurgic ¹ .
MOURE.....	Pathologie chirurgic ¹ .
MULON.....	Histologie.
PHILIBERT.....	Bactériologie.
RIBIERRE.....	Pathologie médicale.
RICHET Fils.....	Physiologie.
ROUVIÈRE.....	Anatomie.
N...	Physique médicale.
TANON.....	Pathologie médicale.
TIFFENEAU.....	Pharmacologie et ma- tière médicale.
VAUDESCAL.....	Obstétrique.
VERNE.....	Histologie.
VILLARET.....	Pathologie médicale.
WELTER.....	Ophthlalmologie.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

CAMUS.....	Physiologie.
GOUGEROT.....	Pathologie médicale.
QUENIOT.....	Obstétrique.

MM.

RETTERER.....	Histologie.
ROUSSY.....	Anatomie pathologique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
AUVRAY.....	Clinique chirurgicale.	OMBRÉDANNE...	Clinique chirurgicale infantile.
CHEVASSU.....	Clinique chirurgicale.	PROUST.....	Clinique chirurgicale
LAIGNEL-LAVASTINE...	Clinique médicale.	RATHERY.....	Clinique médicale.
LEREBoullet..	Clinique médicale in- fantile.	SCHWARTZ.....	Clinique chirurgicale
LÉRJ.....	Clinique médicale.	TERRIEN.....	Clinique ophtalmologie
LOEPER.....	Clinique médicale.		

V. — CHARGES DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé...	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
N... ..	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MENETRIER

En témoignage de ma respectueuse gratitude.

A MES PREMIERS MAITRES

M. le Docteur GARRELON ;

M. le Docteur BOUVIER.

A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MES AMIS

INTRODUCTION

Quand on entre dans la Salle des Pas-Perdus de la Faculté, le premier buste que l'on rencontre sur le côté gauche est celui de Fernel.

Cette figure médicale est aujourd'hui un peu oubliée, mais son exemple est toujours plein d'enseignement; aussi ne nous semble-t-il pas inutile de parcourir la carrière et l'œuvre de ce praticien éminent qui se classa parmi les premiers de son époque.

Nous tenons à remercier notre Président de thèse pour le sujet qu'il nous a proposé, car nos recherches ont toujours été pleines d'intérêt et souvent même d'agrément.

Nous nous permettons également de remercier le Docteur Cabanès pour ses bons conseils et sa bienveillance à notre égard.

Nous avons essayé d'éviter au cours de ces notes, les longues tirades qui pullulent dans les exposés de l'ancienne médecine. Nous avons tâché de les rendre aussi claires que possible, et nous nous excusons tout de suite d'avoir été inférieur à notre tâche. Mais si, malgré tout, nous pouvions, à côté de tout l'intérêt

historique, communiquer les sentiments de sympathie et d'admiration que nous a inspirés cette grande figure, et montrer le bel exemple que nous fournit cette carrière de dur labeur poursuivi sans relâche, au milieu des obscurités de la médecine du Moyen-Age, nous serons certes récompensés bien au delà de nos mérites.



Jean FERNEL (Gravure de Larmessin xvii^e siècle) (1).

(1) Portrait paru dans *AEsculape*, avril 23.

LA VIE DE FERNEL

Les biographies de Fernel sont nombreuses, et cependant l'histoire de sa vie n'est pas très claire, bien des points en sont discutés.

Jean Fernel, d'après son élève Plautius ⁽¹⁾, serait né à Clermont en Beauvaisis. Pour d'autres ⁽²⁾, il serait né à Montdidier. Ce qui a égaré les biographes, c'est que Fernel se qualifie d'*Ambianus*, aussi Bayle ⁽³⁾, pour « jouer au plus sûr », le fait-il naître en Picardie. « Je m'en tiens à cette généralité, dit-il, car je vois d'un côté qu'il se qualifie d'*Ambianus*, natif d'Amiens, et de l'autre, qu'on assure dans sa vie qu'il était né à Clermont, à vingt milles de Paris, et qu'il ne se donna le surnom d'*Ambianus* qu'à cause que son père était d'Amiens.

Dom Pierre de Saint-Romuald ⁽⁴⁾ allègue une autre raison : « Il était né, dit-il, à Clermont, en Beauvaisis, dans une maison où pend encore aujour-

1) PLANTIUS, *in Vita Fernelii*.

2) MÉZERAU, *Histoire de France*.

3) BAYLE, *Dict. hist. et critique*, art. Fernel.

4) DOM PIERRE DE SAINT-ROMUALD, *Abrégé, du Thrés. chron.* 1558.

d'hui pour enseigne le Cygne ; quelques-uns l'ont appelé Ambianus d'autant que le faubourg dans lequel il naquit s'appelle le faubourg d'Amiens. » Trois villes picardes se disputent donc l'honneur de l'avoir vu naître : Amiens, Clermont et Montdidier. Nous nous rangerons à l'avis le plus vraisemblable : « Amiens, dit le Dr Le Pileur ⁽¹⁾ n'allègue pour raison que ce fameux titre d'Ambianus. »

Quant à une procédure du chapitre de Beauvais, dont fait mention l'abbé Villain, et où il est question de — Laurent Fernel, hôtelier, demeurant à Clermont, en l'hostel où pend pour enseigne le Cygne — elle est de 1517. Le père de Fernel habita donc Clermont, mais Fernel y est-il né ?

Dans une sentence de la ville de Montdidier du 7 novembre 1503, Laurent Fernel qui demeurait au faubourg Bequet ou Becquerel, paroisse de Saint-Martin, à l'hôtellerie de Kat noir, y est qualifié de pelletier.

On ne retrouve ensuite sa trace qu'à Clermont.

Il est très probable que Jean Fernel est né à Montdidier. Du reste Clermont est du diocèse de Beauvais et Montdidier de celui d'Amiens, ce qui explique le mot d'*Ambianus* que Fernel a pu se donner.

Il est né vraisemblablement en 1497, mais ici encore les avis sont partagés et cela a une certaine importance, car la date de sa mort également est

(1) LE PILEUR, *Préface à la traduction du Mal Vénérien.*

discutée; certains l'ont fait vivre 52 ans, d'autres 62, d'autres 72. Figard ⁽¹⁾, dans son étude sur Fernel, a exposé clairement la question : « Dans l'hypothèse où Fernel serait né en 1486, l'expression « immatura mors » qu'on retrouve dans quelques-unes de ses biographies, s'appliquerait assez mal à un vieillard de 72 ans.

De plus, il serait bien difficile d'expliquer les faits rapportés par Plautius. Celui-ci nous apprend que Fernel était « natu gam grandis » lorsqu'il partit pour Paris afin d'y étudier la philosophie. Comme il est sûr qu'il fut reçu maître ès-arts en 1519, il a dû quitter sa famille en 1516 ou 1517, il aurait donc eu 30 ou 31 ans. Il serait fort extraordinaire qu'il fut resté si longtemps à apprendre la grammaire sous un maître d'école de village, et qu'il eut attendu la trentaine pour être enflammé de l'amour des lettres.

La date de 1506 n'est pas plus satisfaisante, et pour des raisons du même genre. Si on l'adopte, il faut admettre que Fernel est parti de Clermont pour Paris âgé de 10 ou 12 ans, ce qui est invraisemblable. Il aurait été reçu maître ès-arts à 13 ans, aurait reçu à 14 ans la proposition d'enseigner la philosophie et aurait publié à 21 ans son premier livre de mathématiques.

Toutes ces circonstances, peu probables en soi, sont d'ailleurs en contradiction avec le récit de Plau-

(1) FIGARD, *Un médecin philosophe au XVI^e siècle*.

tius, d'après lequel ses études furent tardives. Il y a même une impossibilité manifeste : on ne pouvait être docteur avant 25 ans, et Fernel né en 1506 n'en aurait eu que 24 en 1530.

Si l'on admet qu'il était né en 1497, toutes les circonstances de la narration de Plancy s'expliquent très bien.

« Le père de Fernel, nous dit de Beauvillé ⁽¹⁾ exerçait avec sa femme la double profession de pelletier et d'aubergiste à l'enseigne du Kat Noir, dans le faubourg Becquerel, à Montdidier. En 1509, Laurent quitta cette ville pour s'établir à Clermont et tenir l'auberge du Cygne; cette circonstance a fait croire à Guillaume Plautius, son biographe, que Fernel était né à Clermont. »

Il est probable aussi qu'ils étaient plusieurs enfants dont Jean était l'aîné, en effet, comme ce dernier étudiant à Paris depuis plusieurs années n'était pas encore en état de se suffire, son père lui écrivit pour lui rappeler « qu'il avait d'autres enfants sur lesquels devaient également s'étendre ses soins paternels » ⁽²⁾.

Il reçut une éducation honnête sous les yeux de ses parents qui se bornèrent à lui faire apprendre la grammaire chez un maître qui tenait école dans la ville de Clermont. Mais ce n'était point assez pour lui ⁽³⁾. Comme il se sentait un goût ardent pour les

(1) DE BEAUVILLÉ, *Hist. de la ville de Montdidier*.

(2) D'après BAYLE, *ouvr. cité*.

(3) D'après ELOY, *Dict. hist. de la Médecine*, 1778.

lettres qu'il n'avait pu encore satisfaire, quoiqu'il eut atteint sa dix-huitième année, il demanda à son père la permission d'aller à Paris y puiser les connaissances qui lui manquaient; il l'obtint et se rendit dans la capitale vers l'an 1516.

Il y avait alors à Paris, dans le collège Sainte-Barbe, non seulement des maîtres très versés dans les arts libéraux, mais encore un grand nombre de jeunes gens fort instruits; leur capacité, leur zèle furent pour Fernel un aiguillon qui l'anima puissamment à se former et à se perfectionner dans les sciences alors en honneur. Comme il savait la langue latine, il étudia l'éloquence et la philosophie et se rendit en deux ans et demi si habile dans la dernière qu'il alla bien au delà de ce qu'on attendait de lui.

Il ne tarda point à être fait maître ès-arts, il obtint ce grade vers 1519, âgé de 22 ans, après avoir donné les preuves publiques de sa capacité. Aussitôt plusieurs Principaux lui offrirent à l'envi des conditions avantageuses pour l'engager à professer la dialectique dans leur collège. Il ne voulut point condescendre à leur demande sans avoir auparavant mieux approfondi la doctrine de Platon, d'Aristote et de Cicéron, et sans l'avoir enseignée dans des leçons particulières.

Dès qu'il eut commencé ce travail, il s'aperçut combien il s'était éloigné de la route qu'il aurait due tenir dans ses études. En effet, il n'avait appris dans les écoles de ses maîtres que des questions ridicules.

« On n'entendait parler, dit Ramus, que de sup-

positions, d'ampliations, de restrictions, d'ascensions, d'impossibles, d'insolubles et autres chimères pareilles aussi dépourvues de bon sens que la tête de ceux qui les avaient enfantées. On employait cependant un temps considérable à toutes ces niaiseries et on ne sentait pas qu'on le perdait ⁽¹⁾. »

Il prit donc le parti de recommencer ses études, et pour y faire des progrès plus rapides, il renonça aux amusements, aux sociétés, aux plaisirs et s'occupa de la lecture des meilleurs écrivains latins, en vue de se défaire du langage barbare qu'il tenait de l'ignorance des maîtres de son siècle. Le goût qu'il prit bientôt pour les mathématiques, dont il avait senti tout le besoin dans le nouveau plan qu'il s'était formé, l'engagea à partager le temps de ses exercices : le matin était employé aux mathématiques, l'après-midi à la philosophie naturelle, la soirée à la lecture des écrivains latins et à des observations réfléchies sur le génie de leur langue.

Tandis que pour orner son esprit de connaissances, il se livrait avec trop d'ardeur à un travail excessif, il fut attaqué d'une fièvre quarte qui, après l'avoir longtemps et cruellement tourmenté, le força d'interrompre le cours de ses études et d'aller respirer dans sa patrie un air plus pur et plus salubre.

Lorsque cette fièvre l'eut enfin quitté et qu'il eut repris ses forces à la campagne, il revint à Paris

(1) GOUJET, *Hist. du Collège royal.*

pour y délibérer avec ses amis sur l'état qu'il devait embrasser. Il délibérait de la sorte lorsqu'il reçut une lettre de son père lui reprochant les dépenses trop considérables que lui avaient coûté les études d'un seul de ses enfants ; il devait revenir chez lui ou trouver les moyens de se procurer de quoi vivre honnêtement et à son aise.

Sans être abattu ni décontenancé de cette rigueur, Fernel demeura ferme dans son ancien projet ; il résolut d'enseigner publiquement la philosophie dans le Collège Sainte-Barbe et d'en faire un cours complet.

La lecture de Cicéron lui avait prouvé cet avantage que les leçons qu'il donna sur des matières philosophiques furent aussi éloquentes que celles des autres maîtres étaient barbares en ce temps-là ⁽¹⁾.

Son ouvrage intitulé : *Monalosphaerium* est daté de ce collège le 4 février 1526. Il est dédié au principal du collège Sainte-Barbe. Ce livre a pour sujet la construction des cadrans solaires et l'exposition d'une méthode pour représenter la sphère entière au moyen d'un seul dessin plan ; on y trouve malheureusement des digressions astrologico-chirurgicales.

C'est alors que Fernel se mit à étudier la médecine et à la mener de rang avec la philosophie et les mathématiques. Peut-être l'idée lui en vint-elle au cours de sa maladie, peut-être quelqu'un de ses amis l'entraîna de ce côté, peut-être son esprit curieux de

(1) D'après BAYLE, *ouvr. cité*.

toutes choses vit-il dans l'art médical un terrain propre à satisfaire ses goûts et un moyen de se faire une situation, ses ressources étant assez précaires.

Il se mit au travail avec une ardeur nouvelle, obtint en 1528 son grade de bachelier, se distingua ensuite pendant deux années dans les exercices habituels de l'école, discussions et leçons publiques. Il fut licencié en 1530 et obtint le deuxième rang. Il aurait certainement obtenu le premier, dit Plautius, s'il avait eu une fortune égale à son talent.

Ramus affirme en effet ⁽¹⁾ « que le premier lieu de la licence était en quelque sorte mis aux enchères et accordé à celui des candidats qui semait l'argent le plus libéralement autour de lui. »

Il obtint quelques semaines après le grade de docteur, il avait alors vraisemblablement 33 ans.

Quoi qu'il en soit, son titre de docteur ne le détermina pas encore à exercer la médecine ⁽²⁾. Il est remarquable que cet homme, qui devait se placer au premier rang des médecins de son temps, et qui devint après sa mort l'oracle de la science médicale, ne s'engageât dans la carrière qu'après toutes sortes d'hésitations et comme contraint et forcé. Son goût pour la philosophie, et surtout pour les mathématiques, paraît avoir primé longtemps sa vocation médicale. Ce qui le prouve, c'est que pendant le temps même qu'il se préparait au doctorat il avait publié deux ouvrages de mathématiques. L'un, le

(1) GOUJET, *ouvr. cité.*

(2) FIGARD, *ouvr. cité.*

« *De proportionibus* » n'offre que peu d'intérêt; il n'en est pas de même de l'autre qui est une théorie du monde : « *Cosmotheoria* ». Il s'y trouva beaucoup de rêveries astrologiques étrangement mêlées à des notions scientifiques très exactes ; mais le livre mérite surtout d'être mentionné parce que c'est là que se trouve rapportée l'expérience célèbre que réalisa Fernel en essayant de déterminer directement la longueur d'un degré du méridien.

« Je commençai, dit-il ⁽¹⁾, par assembler des règles conformément, ou peu s'en faut, à la figure que Ptolémée décrit dans son V^e livre de l'*Almageste*. Elles formaient un triangle rectangle dont le plus petit côté représentant le talon d'un quadrant ou le rayon d'un cercle avait huit pieds. La règle qui formait l'hypothénuse ou cercle du quadrant, maintenue dans une position fixe, était divisée soigneusement en degrés et en minutes pour donner plus d'exactitude aux opérations. Une branche mobile munie d'une double mire était fixée à l'angle droit du triangle de manière à jouer sur l'hypothénuse.

Ayant choisi un beau jour (c'était le 25 août), je calculai au moyen de mes règles, qu'à Paris, l'élévation du soleil à midi était de $49^{\circ} 13'$. Comme ce jour-là le soleil occupait le onzième degré de la Vierge, dont la déclinaison boréale est de $7^{\circ} 51'$, je jugeai que l'élévation de l'équateur contenait $41^{\circ} 22'$, par conséquent, que la latitude de Paris était de $48^{\circ} 38'$. Avant de me mettre en route, j'observai de plus, d'après les tables de déclinaison, que le lendemain 26, sous la latitude de $49^{\circ} 38'$ de la région plus septentrionale d'un degré que Paris, l'élévation du soleil, à midi, devait être de $47^{\circ} 51'$, différence

(1) *COSMOTHEORIA*, Lib. I., trad. empruntée à la « *Revue Chantecleuir* », déc. 23.

résultant tant du changement de latitude que de déclinaison du soleil. Il fallait pour la même raison que l'élévation du soleil au même endroit et à la même heure fut de $47^{\circ} 26'$ le 27; de $47^{\circ} 5'$ le 28; de $46^{\circ} 21'$ le 29. Je continuai les calculs préparatoires pour plusieurs jours encore afin de prévenir tous les embarras qui pourraient entraver l'expérience.

Alors je partis en me portant le plus droit que je pus dans le sens du nord, et après avoir marché un jour et demi, je pris, par le moyen ci-dessus indiqué, la hauteur du soleil à midi. Je la trouvai supérieure à celle que j'avais calculée pour le 27 car elle était de $48^{\circ} 6'$. Je jugeai par conséquent qu'il fallait pousser plus loin; ce qu'ayant fait sans me rencontrer encore le lendemain avec l'élévation que j'avais fixée pour le 28, je pus néanmoins reconnaître approximativement de combien je devais m'avancer encore. Je me rendis à ce point, et le 29, à midi, je rencontrai ce que je cherchais, à savoir l'élévation de $46^{\circ} 41'$ que j'avais fixée pour le 29.

Dans ces opérations, je me servis constamment de mon horaire, si commode pour trouver les heures et le midi vrai.

M'étant informé de la distance de Paris à l'endroit où j'étais, il me fut répondu par les habitants : 25 lieues. Je ne me contentai pas de cette évaluation. Je montai sur une voiture qui allait directement à Paris, je m'y tins tout le temps du trajet de manière à compter les révolutions d'une des roues, lesquelles je fixai à 17.024, déduction faite de ce qu'il fallait pour les montées et pour les descentes. Le diamètre de la roue était de 6 pieds et un peu plus de 6 pouces géométriques; par conséquent sa circonférence de 20 pieds ou 4 pas. En multipliant par 4 le nombre de révolutions, je trouvai 68.096 pas, qui font 68 milles italiens plus 96 pas. J'ai cru devoir convertir ces 96 pas en $95 \frac{1}{4}$ pour n'avoir pas

de fraction à introduire dans le diamètre de la terre. Finalement, comme l'opération ne serait pas différente en quelque lieu qu'on la répétât, soit sur terre, soit sur mer, j'ai conclu que la même mesure appartenait à tous les degrés d'un grand cercle. » ⁽¹⁾.

En résumé, par une méthode aussi grossière, Fernel trouva pour la longueur du degré 57.070 toises. Cent cinquante ans après, Picart opérait en établissant entre Paris et Amiens, un réseau géodésique, et il trouvait que la mesure trouvée par le médecin de Henri II devait être réduite à 56.746 toises. Erreur nulle lorsqu'on compare le quadrant en bois de sapin, la pauvre charrette du médecin de la Faculté de Paris, avec les instruments perfectionnés de l'astronome français.

Fernel menait toujours de front les mathématiques et les études médicales, et il ne se décidait encore pas à exercer la médecine. Il était déjà connu et apprécié pour ses travaux dans le monde scientifique, mais il ne se croyait pas encore assez instruit en médecine. « Il était, dit Plautius, convaincu de cette vérité, qu'on ne retire des disputes scolastiques qu'une bien faible connaissance de médecine ou, pour mieux dire, un commencement de connaissance, laquelle devient inutile et s'évanouit entièrement si on ne travaille point à l'étendre par une application continuelle. »

(1) Fernel ne tient pas compte de l'aplatissement des pôles.

Mais ce n'est point dans la pratique que Fernel se trouvait trop peu instruit, il prétendait manquer encore d'érudition littéraire. Il nous le dira lui-même plus tard ⁽¹⁾ : « On ne peut acquérir la science et la connaissance des choses de la médecine que par la conduite certaine de la démonstration et du bon raisonnement. Qui est-ce qui niera que les Mathématiques et la Dialectique ouvrent le chemin à icelle ? et que pour l'acquérir, la Rhétorique et la Grammaire sont aussi très fort nécessaires, sans lesquelles non seulement on ne peut pas parler poliment et abondamment, mais même aussi correctement; c'est pourquoi si elles sont nécessaires, et si elles apportent quelque aide et quelque assistance, et si elles servent de degrés et ouvrent le chemin de la Médecine, le médecin les apprendra toutes. Que personne ne tente de l'aborder dès son premier commencement, qui ne sera pas auparavant bien soigneusement exercé dedans ces disciplines et qui n'en sera pas très parfaitement bien imbu. »

Aussi se consacra-t-il surtout à la lecture des auteurs anciens.

Il se lia avec un rhétoricien célèbre, Jacques Destrebay ⁽²⁾. Durant deux années, ils firent pour ainsi dire échange de leur savoir. Destrebay apprit de Fernel les mathématiques, et Fernel de Destrebay les finesses de la belle littérature; son goût s'épura sous

(1) FERNEL, *Préface sur la Médecine en tête de la Physiologie*.

(2) ELOY, *ouvr. cité*.

ce maître, son élocution s'embellit et son style devint souple et majestueux.

Ce n'est pas une médiocre surprise pour le lecteur moderne que de voir quelle importance on attachait à cette époque à l'érudition. La part de l'instruction pratique était presque nulle dans les examens. Encore en plein XVIII^e siècle, Freind écrit : « Le médecin habile, et qu'il faut choisir entre tous, est celui qui aura de l'érudition et de l'expérience. Mais si l'une de ces deux qualités doit manquer, mieux vaut celui qui n'a point d'expérience que celui qui ignore la doctrine des anciens. Celui qui ne connaît pas les Lettres ou qui les connaît superficiellement ne mérite pas confiance et n'a aucune chance de se distinguer dans sa profession ⁽¹⁾. »

Vers 1531, il épousa Magdeleine Tournebulle, fille d'un conseiller du Parlement de Paris. Peut-être comptait-il sur sa femme pour lui apporter quelque aide matérielle qui lui permettrait de continuer ses études mathématiques, au lieu de « perdre » beaucoup de temps à se faire une clientèle médicale et à s'en occuper. Son goût pour les sciences exactes était en effet devenu une véritable passion : « Ni la tendresse de sa femme, ni les caresses de ses enfants ne pouvaient l'y arracher. Il s'était mis à faire construire des instruments astronomiques, et avait établi chez lui un établi où des ouvriers travaillaient sous

(1) D'après FIGARD, *ouvr. cité*.

sa direction. Tout cela ne laissait pas de coûter fort cher, et non seulement Fernel, avec l'insouciance d'un vrai savant ne gagnait rien, mais encore il entamait la fortune de sa femme. Son beau-père essaya d'abord de le ramener à de meilleurs sentiments ; il l'invitait à dîner et lui faisait entre les mathématiques et la médecine un parallèle qui ne manque pas d'originalité. Les mathématiques ont du bon, disait-il en substance, à condition qu'on n'en abuse pas; surtout lorsqu'on a atteint un certain âge; mais il ne convient pas à un homme sérieux et qui a de la famille de s'y attarder, comme celui qui s'endormirait nonchalamment sur le rocher des Sirènes. Excepté l'arithmétique et la géométrie, elles ne servent à rien. La médecine, au contraire, au point de vue de l'utilité pratique, est certainement le plus excellent de tous les arts ! ⁽¹⁾ »

Ces raisons peu banales laissaient Fernel tout à fait indifférent et il n'en continuait pas moins ses recherches astronomiques. Son beau-père finit par se fâcher. Fernel céda enfin, congédia ses ouvriers, vendit ses livres scientifiques et, dès cette époque, c'est-à-dire vers 1635, il se livra tout entier à la médecine. Il avait 38 ans.

« C'est ainsi, lit-on dans la Grande Encyclopédie, que la France fut privée de travaux astronomiques dont l'importance eût sans doute été considérable. »

(1) FIGARD, *ouvr. cité.*

FERNEL MÉDECIN

La médecine n'était pas pour Fernel chose nouvelle, puisque quelques années auparavant, il avait parcouru tout le cycle de ses études et avait acquis successivement les divers grades de bachelier, de licencié et de docteur. Il avait fait aux jeunes étudiants des leçons sur Hippocrate et sur Galien comme c'était alors la coutume.

Son esprit docile s'adapta sans hésitation à ce nouveau genre d'existence, avec la même ardeur et la même activité.

Il fit trois parts de son temps : l'une consacrée à l'enseignement, une autre à la pratique, la troisième à ses travaux personnels.

Il expliqua publiquement Hippocrate et Galien au Collège de Cornouailles; ses leçons attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Initié à toutes les finesses de la langue latine, son érudition et son talent ne pouvaient manquer de séduire son auditoire, aussi sa réputation s'étendit-elle bien au delà des limites du Paris de son temps, et devint presque européenne. On lui reprocha cependant d'être trop théorique. « En 1535, dit le père Daire ⁽¹⁾, Sylvius enseignait au Col-

(1) DAIRE. — *Tableau de la province de Picardie*.

lège de Tréguet, pendant que Fernel faisait des leçons à celui de Cornouailles; mais celui-ci n'avait que peu d'auditeurs pendant que Sylvius en avait quelquefois quatre à cinq cents. Cette différence venait de ce que Sylvius faisait des dissections, enseignait la préparation des remèdes et démontrait la botanique, ce que Fernel ne faisait pas. » Néanmoins, la plupart des auteurs s'accordent pour dire combien était déjà grande l'étendue de sa réputation.

Son enseignement dura six ans, mais l'augmentation de sa clientèle le força à l'interrompre tant étaient nombreux les malades qui venaient le consulter. Or, comme rien n'était capable de faire cesser ses études de cabinet, il employa toutes les heures qu'il avait de reste à composer un ouvrage de médecine. Il travaillait avec acharnement. Levé dès quatre heures du matin, raconte son élève Plantius, il s'en allait étudier jusqu'à ce que le temps de faire leçon ou d'aller voir les malades approchât; alors il examinait les urines qu'on lui portait : c'était en effet la méthode de ce temps-là pour les petites gens qui n'appelaient point le médecin, mais lui envoyaient de l'urine. Il prescrivait alors des remèdes selon les conjectures qu'il pouvait former. Revenant au logis pour dîner, il s'enfermait avec ses livres jusqu'à ce qu'on l'appelât pour se mettre à table; il ne quittait son étude que pour les affaires qui l'appelaient hors du logis. Revenant le soir, il faisait comme à midi, il attendait sur les livres qu'on l'appelât pour souper. Il les reprenait aussitôt après et ne les quittait qu'à

onze heures pour se mettre au lit. Il ne se faisait point scrupule, quand il priait quelqu'un à manger, de le quitter dès que le repas était fini et de s'en aller retrouver ses livres.

Il trouvait plus de plaisir dans la vie active et dans l'exercice de sa profession que dans le repos. Il ne renvoyait jamais les malades qui venaient implorer son assistance quelque pauvres qu'ils fussent; et il en venait en si grand nombre pendant l'été qu'il n'avait pas le loisir de s'asseoir à table : il dînait debout. Quand on l'exhortait à se donner quelque relâche : « Longa quiscendi tempora fata debunt ». « La mort donnera assez de temps pour se reposer », répondait-il.

C'est en 1542 que parut son premier ouvrage de médecine : la *Physiologie* ⁽¹⁾. Son livre, dit Plautius, trouva des contradicteurs. Les Ecoliers le pressèrent si vivement de faire des leçons sur cet ouvrage qu'il y consentit et donna trois années à ces leçons. Pendant ce temps-là il avait entrepris un autre ouvrage qui parut en 1545. C'est son traité sur la Saignée « De vacuum ratione libri »; il continua à l'expliquer dans ses leçons.

(1) Le livre était intitulé : *J. Fernelii ambianatis, de naturali parte medicinae libri septem, ad Henricum Francisci regis Galliae filium* (Paris 1542).

FERNEL A LA COUR

Fernel occupait dans l'esprit du public un des premiers rangs et sa réputation était fort grande. Il était déjà médecin du dauphin Henri depuis plusieurs années, poste purement honorifique qui n'avait aucun caractère officiel. Quand, subitement, un jour, il fut appelé à la Cour « par un ordre presque royal, pour une femme de qualité dangereusement malade ⁽¹⁾ », vraisemblablement Diane de Poitiers, maîtresse en titre du Dauphin, mais son biographe Plautius la désigne seulement par ces mots : « une femme très chérie du dauphin ».

Cette lacune a donné lieu à la légende qui veut que Fernel ait guéri la stérilité de Catherine de Médicis. Elle est rapportée par Scévole de Sainte-Marthe en 1598, cinquante-quatre ans après la naissance de François II, le premier enfant de Catherine de Médicis.

« Aucun des écrivains sérieux de cette époque n'en fait mention, dit le D^r Le Pileur ⁽²⁾ et nous

(1) D'après BAYLE, *ouvr. cité*.

(2) LE PILEUR, *ouvr. cité*.

sommes autorisés à croire que la stérilité d'une Dauphine, cessant tout à coup par les conseils de son médecin aurait ému la verve piquante et gauloise de Brantôme qui, pourtant, ne se gêne pas pour dire que c'était à Henri plutôt qu'à sa femme que la France devait s'en prendre.

« De Thou n'y fait allusion ni dans son Histoire, ni dans les quelques lignes consacrées par lui à l'éloge du grand médecin. Plautius, son élève, n'en parle pas non plus; on ne peut cependant pas supposer qu'il ait ignoré un fait de cette importance, et quant à l'avoir omis avec intention, c'est peu probable. La gloire de son maître aurait tiré de ce succès un nouvel éclat que le fidèle disciple n'aurait pas manqué de faire ressortir. Il ne s'est point gêné pour parler, sans la nommer, il est vrai, de Diane de Poitiers et de sa guérison par Fernel, quel scrupule l'aurait empêché de vanter une consultation à laquelle trois rois de France devaient la vie. »

Plautius dit simplement que Fernel fut appelé dans un cas grave auprès d'une très noble dame de la Cour ⁽¹⁾, et un peu plus loin que ce fut la cause de la faveur dont Fernel jouit par la suite auprès de Henri, car cette dame était très chère au roi ⁽²⁾.

On sait quelle affection Henri II eut toujours pour Diane de Poitiers, et le fait d'avoir sauvé la femme

(1) « In gravissimo mulieris nobilissimae casu ad aulicos quasi edicto regio rapitur. »

(2) « Prima haec causa fuit cur in pesterum Henrico, cui illa charissima erat, magno semper in pretio Fernelius habitus sit. »

qui régnait absolument sur le cœur du prince, explique suffisamment la faveur dont le roi ne cessa de combler son médecin.

« Que Henri lui ait fait soigner sa femme légitime après lui avoir confié sa maîtresse, nous n'en disconvenons pas ⁽¹⁾; que Fernel ait même surveillé ses couches s'il n'y présida pas, cela est bien possible, mais la guérison de Diane de Poitiers reste pour nous la véritable cause de l'estime et de l'affection que le roi de France lui témoigna toujours. »

Les éditeurs ont inscrit en marge des premières éditions de l'ouvrage de Plautius : « *Reginam curavit* », ce qui n'a pas peu contribué à perpétuer la légende, car, de l'avis également du Dr Cabanès, c'est une légende ⁽²⁾. Henri offrit dès lors à Fernel la place de son premier médecin, mais celui-ci, qui préférait ses études à l'embarras de la Cour, n'accepta point cet emploi et se servit même d'artifices pour obtenir la permission de retourner à Paris.

Il prétextait qu'il n'était pas assez instruit pour qu'on lui confiât la santé des Princes ⁽³⁾, mais que si on lui permettait de retourner à Paris, il emploierait avec ardeur tous les moyens qu'il y trouverait de se rendre plus habile et plus digne de servir M. le Dauphin. Quand il vit que ces raisons ne le tiraient pas d'affaire, il feignit d'être malade et il fit dire à ce prince par un chirurgien qui lui parlait familière-

(1) LE PILLEUR, *ouvr. cité*.

(2) D. CABANES, *Le cabinet secret de l'histoire*, tome 4.

(3) PLAUTIUS, *ouvr. cité*.

ment, qu'il avait une pleurésie que le chagrin rendrait infailliblement mortelle, et que ce chagrin procédait de ce qu'il se voyait séparé de ses livres, et de ses leçons et de sa famille, et engagé à une vie tumultueuse. Le Prince, ajoutant foi à ce mensonge, permit à Fernel de se retirer.

« Ne faut-il pas être bien amoureux de l'étude, dit Bayle, et de la vie philosophique, quand on emploie tant de machines pour n'être pas médecin de la Cour, c'est-à-dire pour n'avoir pas un emploi que d'autres tâchent d'obtenir par toutes sortes de voies !

Il obtint cette faveur sans diminution de la pension qui lui avait été promise ⁽¹⁾. »

Fernel avait pourtant dit avec une entière franchise ce qu'il pensait de lui-même, fait remarquer Figard. « Il ne se jugeait pas assez habile dans son art et surtout pas assez expérimenté. Grande marque d'un esprit judicieux qui ne se fait pas d'illusion sur sa propre science. C'est que, à cette époque, l'instruction d'un étudiant nouvellement promu docteur consistait surtout à fait connaître parfaitement ce qu'avaient dit les anciens, à savoir argumenter en forme, à être capable de discuter pendant des heures contre tout venant dans ces fameuses thèses quodlibitaires qui étaient le triomphe de l'école.

« Chose vraiment croyable, la plupart des élèves arrivaient au baccalauréat sans jamais avoir vu un

(1) Elle était de six cents livres (Bayle).

seul malade. Alors seulement ils étaient supposés capables de le faire avec profit. Ils s'attachaient à un docteur qu'ils suivaient dans ses visites et qui les introduisait dans la clientèle, à peu près comme cela se pratiquait dans l'ancienne Rome. On voit d'ici l'incommodité, l'appareil pédantique et prétentieux de ces systèmes qui transformaient souvent la chambre d'un patient en une salle de cours ⁽¹⁾. »

Ayant achevé d'expliquer son livre, Fernel fut nécessairement sollicité d'expliquer quelque autre chose; mais la multitude de malades qui l'appelaient l'empêcha de s'y engager. Il ne cessa pas cependant de se rendre utile au public autrement que par sa pratique. Il donna ses veilles à la composition de l'ouvrage « *De abditis rerum causis* » ou des *Causes occultes*, qui fut suivi des sept livres de *Pathologie*, après quoi il travailla à la *Thérapeutique*.

Il avait achevé l'ouvrage sur les *Remèdes composés* et il travaillait à celui des *Remèdes simples* dont il avait découvert plusieurs vertus inconnues aux anciens. Il n'en disait rien à personne, il voulait que le public sût à qui l'honneur en serait dû; c'est pourquoi son dessein était de ne s'en ouvrir que quand il publierait son livre.

Sur ces entrefaites, Henri II monta sur le trône et demanda de nouveau à Fernel de devenir le premier Médecin de la Cour. Fernel objecta que l'honneur

(1) D'après RAYNAUD, *La médecine au temps de Molière*.

qu'on lui offrait était dû pour plusieurs raisons, et comme un droit héréditaire, au médecin du feu Roi, et qu'il avait besoin d'un certain temps pour faire des expériences sur plusieurs choses qu'il découvrait dans la médecine. On lui accorda du délai, mais quand le médecin de François I^{er} fut mort, il fallut que Fernel allât occuper sa place auprès de Henri II.

Il lui arriva là tout le contraire de ce qu'il avait redouté, car il trouva plus de repos et plus de loisir à la Cour qu'il n'en avait eu à Paris ; et dans les voyages que la reprise des armes fit faire à ce prince, son Médecin eut pu regarder la Cour comme une douce retraite. Il présida à plusieurs des accouchements de la reine et on lui octroyait libéralement pour chacun dix mille écus, dit Louis d'Orléans ; il ajoute que ce présent lui fut fait quatre fois ; or, il est sûr que les dix enfants de Catherine de Médicis naquirent tous avant la mort de Fernel ⁽¹⁾.

Revenu de l'expédition de Calais, où il avait accompagné Henri II, il fit venir sa femme à Fontainebleau, mais elle fut si triste d'être ainsi séparée de sa famille qu'elle tomba malade et mourut dans peu de temps. Fernel en fut si affligé qu'il tomba malade à son tour douze jours après les obsèques de son épouse et qu'il mourut le dix-huitième jour de sa maladie.

Bayle nous donne de cette mort une explication fantaisiste : « On peut dire, affirme-t-il, que diverses

(1) D'après BAYLE, *ouvr. cité*.

causes concoururent à faire mourir Fernel. Il avait la rate en mauvais état : le chagrin venant là-dessus empira cette mauvaise disposition, d'où naquit une fièvre continue. Il ne serait point mort si tôt ni avec son mal de rate sans le chagrin, ni avec son chagrin sans le mal de rate. Il est même vrai que son chagrin ne venait même pas tout de la perte de sa femme. Bien d'autres choses l'affligeaient avant cela très violemment. »

Ces préoccupations ne pouvaient être que scientifiques. Il déplorait de n'avoir pu terminer sa *Thérapeutique* dont il confia l'ébauche à son élève Plautius, et sans doute avait-il encore d'autres projets.

La date de sa mort, comme celle de sa naissance, est discutée. Il mourut vraisemblablement au mois d'avril 1558. L'année, à cette époque, se comptait à partir de Pâques, et Pâques tombant cette année-là le 10 avril, Fernel mourut le 26 du même mois, à l'âge de 62 ans.

Plusieurs auteurs n'en ont pas moins soutenu qu'il n'avait à sa mort que 52 ans. Guy Patin entre autre, qui fut doyen cent ans plus tard, écrit à l'éditeur : « Puisqu'on imprime chez vous le Fernel ⁽¹⁾, je veux vous prier d'une chose qui est de faire corriger une faute que ceux d'Utrecht ont faite à leur impression lorsqu'ils disent dans sa vie qu'il avait 72 ans quand il mourut, ce qui est très faux, car je

(1) GUY PATIN, *Lettres* (1658).

vous assure qu'il n'en avait que 52, ce que j'ai ouï dire à feu M. de Villeroi, maître des Requêtes, fils d'une fille de Fernel, laquelle n'est morte qu'en 1642. Mais sans la tradition, j'en ai deux preuves certaines : l'une est tirée des registres de notre Faculté que j'ai eus entre les mains tandis que j'ai été Doyen, où il est expressément marqué que Fernel mourut le 26 avril 1558 *anno aetatis* 52 ; l'autre preuve est dans son épitaphe à Saint-Jacques-de-la-Poucherie, où il est encore marqué qu'il mourut à l'âge de 52 ans. »

Son épitaphe porte : *anno aetatis* LII. Bayle dit avec juste raison que le graveur peut avoir oublié deux X, et à plus forte raison un X.

Enfin cet âge de 62 ans est le plus vraisemblable et concilie tout. Il est venu à Paris à 18 ou 19 ans, il est maître ès-arts à 22, docteur à 33. Il se marie peu après et commence à exercer la médecine à 37 ans environ. Il y consacre ses années de maturité et est surpris par une mort prématurée.

Son Portrait

Il nous est resté peu de chose du physique de Fernel. De Beauvillé nous le dépeint en quelques lignes ⁽¹⁾ : « Fernel, dit-il, était de haute taille, d'une constitution robuste, mais il souffrait du foie, et comme toutes les personnes atteintes de cette affec-

(1) DE BEAUVILLÉ, *Hist. de la ville de Montdidier* 1857.

tion, il avait le teint livide et plombé. Sa barbe et ses cheveux étaient noirs et touffus, son visage grave, sévère et sombre. »

Ses divers portraits rendent bien cette physionomie. A la rosace sud de la cathédrale de Beauvais on distingue, assure-t-il, le portrait de Fernel représenté sous les traits de l'apôtre saint Luc.

La numismatique a voulu aussi lui payer son tribut. En 1798, Gatteaux exécuta une médaille représentant Fernel et Ambroise Paré; la médecine et la chirurgie glorifiées dans leurs plus célèbres interprètes. On lit en exergue en bas :

LA MÉDECINE A SON
UNITÉ PRIMITIVE
DÉCRET DU 14 FRIMAIRE
AN III DE LA R. F. ⁽¹⁾.

Sur le revers, on voit l'intérieur de la cour de l'Ecole de Médecine de Paris.

En 1822, Depaulis a gravé une autre médaille de Fernel pour la collection connue sous le nom « Galerie métallique des grands hommes français ».

Dans la fresque historique qui décore le grand amphithéâtre de la Faculté, Fernel se trouve également dans la partie droite de l'image, derrière Ambroise Paré, assis entre Fallopio et Bailloud ⁽²⁾.

(1) Le fac-simili de cette médaille se trouve dans l'important ouvrage de M. de Beauvillé, à l'article Fernel.

(2) Voir la réduction de cette fresque à la Bibliothèque.

La Faculté possède également dans une de ses salles de Thèses, un portrait de l'illustre médecin.

Sa réputation et le jugement de ses successeurs

Ses biographes ne tarissent pas en éloges sur lui et s'inclinent devant cet esprit de premier ordre que tous ont tenu en très haute estime.

« La ville d'Amiens, dit Scévole de Saint-Marthe ⁽¹⁾, qui avait donné naissance à Sylvius et à Tagault son maître, fut celle-là même qui fit éclore dans la médecine cette troisième lumière, mais beaucoup plus éclatante que les autres. Je parle ici de M. Jean Fernel, homme rare et presque divin.

Ce grand et admirable génie eut un avantage qui depuis plusieurs siècles n'est arrivé ce me semble à pas un homme au monde pour docte et pour célèbre qu'il ait été : c'est que de son vivant, et en sa présence même, il vit lire dans les écoles les divers traités qu'il avait composés sur toute la médecine. Et son autorité s'y rendit aussi considérable et eut autant de poids auprès de ceux qui faisaient profession d'enseigner et d'apprendre cette belle et noble science, que la fuite du temps en donne aux anciens auteurs. »

Il avait un génie qui lui était propre et des con-

(1) SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE, *Hist. des hommes illustres de France*.

naissances bien supérieures à celles de ses contemporains ⁽¹⁾. Sa réputation était très grande, ses confrères avaient pour lui une déférence sans bornes ; dans les écoles, on expliquait et on commentait ses ouvrages comme ceux d'Hippocrate et de Galien. L'admiration qu'il avait excitée comme praticien et comme écrivain ne passa point avec lui. On peut voir dans l'ouvrage de Blount : « *Censura celebriorum auctorum* » l'estime que des savants de premier ordre professaient pour lui.

Guy Patin ne cite son nom qu'avec respect et le regarde comme le plus habile médecin qui ait paru depuis Galien. La Faculté de Paris l'appelait encore dans le siècle dernier, l'ornement de son Ecole. Tous ses biographes anciens et modernes rendent justice à l'étendue de son savoir.

Cabanis dit de Fernel qu'il était un génie capable de systématiser les connaissances les plus vastes et de les présenter dans un style tout à la fois très philosophique et très brillant.

La Faculté de Paris possède 24 volumes de commentaires manuscrits qui renferment toute son Histoire depuis 1325 jusqu'en 1786. Chaque Doyen y a mentionné les événements arrivés sous son décanat. Antoine Dufour, qui était Doyen en 1538 ⁽²⁾ indiqua sur le registre ⁽³⁾ la mort de Fernel, mais sans faire

(1) D'après DE BEAUVILLÉ, *ouvr. cité*.

(2) CORLIEU, *L'ancienne Faculté de Médecine de Paris*.

(3) Registre n° 7.

mention de son âge. En 1558 il arrêta le compte rendu de sa gestion sur le recto d'une feuille dont le verso resta en blanc.

En 1650, Guy Patin ayant en qualité de Doyen le registre à sa disposition, comme il professait une vive admiration pour Fernel, se crut en droit de profiter de cette page blanche ; il y écrivit un éloge funèbre célébrant la mémoire du disparu, et de sa propre autorité le fit mourir à 52 ans. Le fait d'avoir retouché un des registres antérieurs fut vivement critiqué et Astruc le lui reprocha vivement ⁽¹⁾.

Fernel médecin et professeur

Chose étrange, la pratique qui paraissait avoir pour lui moins d'attrait que les travaux de cabinet, lui réussit au delà de ses désirs ; sa réputation devint immense, ses succès à la Cour l'augmentant encore si cela avait été possible.

Mais aussi, si l'on en croit ses biographes ⁽²⁾, il avait par excellence les qualités du médecin accompli. D'un caractère doux et affable, il recevait également bien le riche et le pauvre ; sa figure grave et pensive, mais bonne, contentait le malade ; très instruit, ou pour mieux dire encyclopédiste, autant qu'on pouvait l'être à cette époque, il était à même de causer avec chacun de son métier et de ses occu-

(1) ASTRUC, *Maladies des femmes*, tome 6.

(2) LE PILEUR, *ouvr. cité*.

pations. Cette réputation immense n'a donc rien qui doive nous surprendre, et certainement elle était due à l'homme au moins autant qu'au savant.

Sa volonté était opiniâtre, et ce fut à la persistance de son travail, contrarié par l'opposition de ses parents, qu'il dût d'atteindre le premier rang.

Tous les dons semblaient lui être échus. Il brilla aussi bien comme professeur que comme praticien. « Fernel, dit Bordeu ⁽¹⁾, parut comme l'éclair qui perce les nuages les plus épais. Il naquit dans l'Ecole et s'éleva bientôt jusqu'aux cieux. Jamais orateur si élégant n'orna nos chaires, jamais génie si aisé ni si agréable ne traita notre médecine. Tout le monde lui a donné un rang distingué parmi les médecins. Je le place à côté de Celse, d'Avicenne, presque de niveau avec Galien et un peu plus bas qu'Asclépiade et qu'Hippocrate. »

Fernel, cependant, n'a pas fait exception à la règle qui veut qu'à côté des admirateurs, les plus grands génies aient aussi des jaloux et des détracteurs.

Un médecin rival, Flesselles, dont le nom serait tombé dans l'oubli s'il ne s'était attaché à calomnier Fernel, le fit passer pour un homme qui courait après l'argent et qui était presque aussi avare que Silvius ⁽²⁾. Le prétexte de ces horreurs fut que Fernel n'aimait

(1) T. DE BORDEU, *Recherches sur l'histoire de la Médecine*.

(2) On reprochait à Silvius son avarice parce qu'il faisait payer les auditeurs de ses cours.

pas à prodiguer le sang, au lieu que Flesselles voulait beaucoup saigner.

Cette querelle avait pris naissance à la suite du traité de la saignée, dans lequel Fernel réagit contre l'abus de cette pratique ⁽¹⁾.

Fernel figura aussi dans la littérature du temps. Plusieurs années après sa mort, Beroald de Verville, le rhapsode qui composa le « Moyen de Parvenir », le mit en scène dans son *Banquet Comique* :

« *Georgius*. — Croyez-moi que j'en ris de bon foie !

Fernel. — Pourquoi d'aussi bon foie ?

Georgius. — Pour ce que, selon votre doctrine, au lieu « De *abditis* rerum causis », vous devriez mettre *effectis*, d'autant que vous ne parlez aucunement des *causes* mais des *effets*. »

Nombreux furent les poètes qui mêlèrent son nom à leurs écrits. Nous ne citerons que l'éloge que René Gervais fait de lui en deux vers :

« Hippocrates moriens, arcanum credidit artis

« Fernelio : huic fama par fuit et ingenio. »

Ses ouvrages n'eurent pas de prime abord un très gros succès; on lui reprocha son excès de rhétorique, mais après sa mort ils furent traduits dans toutes les langues. « Il est peu d'auteurs, nous dit Goulin ⁽²⁾ dont les ouvrages aient été aussi souvent imprimés. Trente imprimeurs ont employé leurs presses à répandre le

(1) D'après BORDEU, *ouvr. cité*.

(2) GOULIN, *Mémoires littéraires*, Paris 1775.

fruit des veilles utiles de Fernel; et ces presses étaient placées à de grandes distances les unes des autres, c'est-à-dire à Paris, à Lyon, à Francfort, à Anvers, à Londres, à Gênes, à Turin, à Venise, à Hanau, à Leyde, à Utrecht... »

Goulin cite jusqu'à 87 éditions des œuvres de Fernel, et encore croit-il ne pas les connaître toutes.

L'ŒUVRE DE FERNEL

La Médecine au temps de Fernel

Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui aurait la prétention d'écrire sur toute la médecine ? Un tel programme qui, de nos jours, paraîtrait immense, cadrerait fort bien avec les idées du xvi^e siècle. On admettait alors que l'homme est un abrégé de l'univers et que la médecine est la science universelle.

« Voir les choses d'ensemble, écrit Littré ⁽¹⁾, est le propre de l'antique médecine ; c'est ce qui en fait le caractère distinctif, et ce qui lui donne sa grandeur, quand l'ensemble qu'elle a saisi est véritable ; voir les choses en détail, et remonter par cette voie aux généralités, est le propre de la médecine moderne ».

Tout cet édifice de l'ancienne médecine, au sujet duquel quelques auteurs ont employé le mot de « fatras », n'en présente pas moins une grande cohésion.

Le jugement de Raynaud sur Riolan ⁽²⁾ s'appliquerait aussi bien à Fernel.

(1) LITTRÉ, *Introd. à la trad. des œuvres d'Hippocrate*.

(2) RAYNAUD, *Les médecins au temps de Molière*.

« Jamais, dit-il, science ne fut mieux coordonnée ni en apparence plus complète. Tout s'y tient, depuis le commencement jusqu'à la fin : la doctrine des éléments mène sans effort à celle des tempéraments, aussi bien chez l'homme que dans le reste de la création vivante; les tempéraments particuliers expliquent la nature et le rôle des parties et des humeurs; des esprits et des facultés de divers ordres se subordonnent ou s'associent pour mouvoir toute la machine; là où les qualités manifestes font défaut, les qualités occultes arrivent à point pour parer à toutes les objections : chaque chose a sa place marquée d'avance, tout s'harmonise avec une régularité, une symétrie parfaites. »

Pour Fernel les études philosophiques sont l'introduction indispensable aux études et aux connaissances pratiques. Il n'est pas polémiste, on ne trouve chez lui aucune violence de langage. Il n'accable pas d'injures, comme le font Riolan ⁽¹⁾ ou Guy Patin ⁽²⁾. « ces empirites, chimistes, chercheurs de remèdes nouveaux, adversaires de la bonne, sainte et divine saignée ».

Dans sa « Préface sur la Médecine » ⁽³⁾ il nous dit lui-même ce qu'il en pense.

« L'homme est le souverain seigneur de toutes les choses comprises sous la loi et l'empire de la nature, et encore bien qu'il soit participant des choses

(1) *Commentaire des œuvres de Fernel.*

(2) Guy POTIN, *Lettres* (1658).

(3) *Préface sur la Médecine en tête de la Physiologie.*

divines, caduques et temporelles, il jouit de la société des unes et des autres, et étant enflammé du désir des choses hautes et sublimes, il doit fort peu suivre les choses viles, basses et déshonnêtes.. »

Voyons maintenant quelle est la place de la médecine parmi les arts humains.

« D'abord, la contemplation de Dieu et des choses divines est jugée la plus sublime parce qu'elle s'occupe entièrement de la considération des choses qui sont les meilleures.

Parmi les actions humaines, celle qui s'occupe de la contemplation de l'homme paraîtra être la plus noble, la plus libérale et la plus honnête, et par contre toute sorte d'industrie des commerçants déshonnête et sordide.

Mais quel est parmi tous les arts celui qui semble emporter le prix et avec l'aide duquel, renfermés dans les liens du corps, nous pouvons passer et mener une vie heureuse et tranquille ? La simple connaissance de la nature ne plaît nullement à Tullius Cicéron, car il ne la croit que fainéante, lâche et entièrement défailante, si elle n'est propre et disposée pour l'utilité des hommes et pour conserver leur société. Et si vous ne considérez point toutes les commodités, facultés et richesses de tous les arts, il n'est rien de meilleur, dit-il, rien de plus souhaitable, ni un don fait au genre des hommes plus excellent que la Médecine.

« Car si la vie est très chère à tous les mortels, et si la lumière en laquelle nous vivons et respirons

est à souhaiter sur toutes choses, si par elle nous jouissons entre nous d'une douce et aimable conversation, et si c'est un très excellent don et présent fait aux hommes, l'art qui la concerne, qui la maintient et qui la défend, comment ne peut-il pas être le plus excellent de tous ?

Qu'est-ce que l'homme peut plus désirer et souhaiter que cet art qui chasse et bannit bien loin les ennemis les plus cruels du genre humain, c'est-à-dire les maladies et la mauvaise santé, qui maintient très longtemps la vie exempte de toute douleur et de toute langueur ?

C'est pourquoi donc, qui peut secourir ceux qui sont tombés dans ce danger et dans ce péril, bien au contraire qu'il encoure leurs mauvaises grâces, se rend leur très cher ami et même, comme dit Hippocrate, ils l'honorent ainsi qu'un Dieu. »

Eloquent plaidoyer d'un médecin philosophe et moraliste à la fois, écrit dans un style digne de Cicéron.

Et maintenant, le programme des connaissances médicales :

« La médecine recherche la composition des aliments, des propriétés et des vertus des animaux et des plantes, autant qu'elles sont utiles ou pestilentielles pour l'homme, et s'élevant plus haut, elle observe les roulements des cieux et des astres et les influences qui en proviennent et qui gouvernent ce bas monde. »

Comme l'on ne peut point acquérir la science et

la connaissance de ces choses sans un bon raisonnement, qui niera que l'étude des Mathématiques et de la Dialectique ouvrent le chemin à la Médecine ? et que la Rhétorique et la Grammaire ne sont pas également nécessaires ? C'est pourquoi le médecin les apprendra toutes.

Que personne ne tente d'aborder la médecine s'il ne s'est pas auparavant bien exercé dans ces sciences et s'il n'est bien imbu de toutes ces connaissances.

Le programme de la médecine renferme en effet la science de la nature et les vertus de toutes choses afin de s'en servir pour le salut de l'homme. C'est l'art destiné à conserver la santé du corps humain et à en chasser et guérir les maladies. Grâce à la raison, elle rend tout ce qu'elle considère propre à l'utilité des hommes, et pour cela il est convenable de l'appeler « l'art universel ».

De même qu'il est important à tout ouvrier de connaître la matière qu'il traite, de même il est important au médecin de connaître le corps humain.

Division de la Médecine en cinq parties

La première sera celle appelée **PHYSIOLOGIE** ou discours de la nature humaine, qui explique entièrement la nature de l'homme sain, toutes ses facultés et ses fonctions.

En second lieu, la **PATHOLOGIE**, ou discours des maladies, qui enseigne les maladies et les affections

qui, outre nature, peuvent survenir à l'homme, et quelles en sont les causes et les signes.

En troisième lieu, le PROGNOSTIQUE, qui traite des signes des maladies par lesquels les médecins prévoient les choses futures, la cause des maladies et quelle en sera l'issue.

En quatrième lieu, l'HYGIÈNE, c'est-à-dire le régime de vivre qui concerne la santé du corps entière et parfaite et empêche qu'il tombe dans les maladies où il était proche de tomber, et ordonne aux malades la manière de vivre propre et nécessaire.

En cinquième lieu, la THÉRAPEUTIQUE, qui chasse la maladie du corps par l'usage et l'application des remèdes salutaires et qui rend la santé.

Les trois premières s'occupent de la connaissance des choses qu'elles considèrent ; les deux dernières consistent entièrement dans l'action. D'où certains ont réduit ces cinq parties à deux : la THÉORIE et la PRATIQUE, qui comprend elle-même la DIÉTÉTIQUE, la PHARMACIE et la CHIRURGIE.

La Physiologie de Fernel

C'est à la fois une Anatomie et une Physiologie.

ANATOMIE OU DESCRIPTION DU CORPS HUMAIN

C'est l'objet du Livre premier. Le corps de l'homme, dit-il, se distingue de celui des animaux

par son visage haut et droit, son cerveau très ample, son corps droit, ses membres supérieurs et ses clavicales.

L'ostéologie est très sommairement décrite, une simple énumération des os principaux. « L'origine et le point de départ de la plupart des os, dit-il, est l'épine, que les anciens ont comparée à la quille d'un navire, auquel, comme à son fondement, sont attachées les côtes.

La description des os de la face est très succincte. Il ne s'attarde pas à les énumérer, « n'étant séparés, dit-il, que par des lignes fort obscures et crainte qu'une si grande multitude d'os n'accablât l'esprit de quelque étudiant ».

Les articulations sont l'objet d'une étude un peu plus complète, par exemple l'articulation de la hanche. « Dedans la grande cavité, comme dans la boîte adhérente de l'os de la hanche, la tête de la cuisse est adhérente tant par ce commun genre de ligaments, que par un autre qui est caché au dedans, lequel est du haut de la tête de l'os de la cuisse fiché dedans le milieu de la cavité, et lequel est fort dur, rond et court, tellement que l'on peut le prendre pour un nerf cartilagineux. »

Les muscles sont très imparfaitement énumérés. La musculature de la langue fait cependant l'objet d'une étude particulière : « La langue est tournée de tous côtés par ses huit muscles, outre lesquels un neuvième sans compagnon, qui sort de l'os appelé par les Grecs hyoïde, et étant contracté attire la

langue en dedans, et étant relâché et étendu la pousse en dehors, ce qui n'est accordé à aucun autre muscle de faire des mouvements contraires, mais comme il n'y a point de nerf inséré à l'extrémité de la langue, il est plus à propos d'admettre qu'il y a dedans un certain mouvement volontaire dont aucun muscle ni nerf n'est l'auteur. »

DESCRIPTION DES VISCÈRES

Le cerveau ou *ventre supérieur*, qui est le siège du sentiment et de la raison.

Le *ventre moyen* compris dans la poitrine qui est le domicile de l'esprit et de la vie.

L'inférieure et basse région qui est contenue depuis le diaphragme et l'abdomen, qui est l'officine de la nature et des parties nutritives.

L'œsophage envoie au ventricule ou estomac les aliments qu'il reçoit. Celui-ci les prépare pour le foie. Les veines mésaraiques lui portent tout ce qui est de plus pur afin qu'il les convertisse de rechef en sang par une autre action.

La rate attire du foie les immondices et les humeurs mélancholiques. Il pense avec certains qu'elle aide le foie dans la confection du sang.

LE CŒUR ET LES POUMONS

Contenus dans le ventre moyen ils sont le siège de la vie et des actions vitales, car les poumons sont créés pour servir au cœur comme de couverture et

pour tempérer sa chaleur par l'attraction d'air froid; ils jouent pour Fernel le rôle de ventilateurs.

Un vaisseau va du poumon dedans le ventricule gauche du cœur, par lequel un esprit froid attiré de l'air passe des poumons dedans le cœur, et d'autant que ce vaisseau porte l'air et l'esprit, il est dit artère veineuse. De ce même ventricule, sort la grosse artère dite aorte, qui est répandue dans tout le corps et qui étant faite pour la garde d'un esprit très subtil, est composée d'une double tunique qui n'a aucune communication avec l'artère veineuse.

LES MOUVEMENTS DU CŒUR

La nature a donc ainsi ordonné que quand le cœur se dilate, ses fibres étant à soi retirées, mouvement appelé par les Grecs *diastole*, il attire les matières, savoir dans le ventricule droit le sang de la veine cave, dans le gauche l'air des poumons; les valves étant alors abaissées se joignent et se collent.

Aussitôt après les fibres transverses se resserrent, mouvement appelé *systole*, le cœur répand hors de lui les matières qu'il a reçues, savoir l'esprit du ventricule senestre dans la grande artère; du ventricule droit, le sang amené par la veine artérielle dans les poumons.

Le poumon est l'officine de la respiration; il se meut sans aucune ou bien petite intermission de temps, il porte et rend en même temps l'esprit qu'il reçoit; l'ayant attiré et préparé, il le dispose pour le

cœur ainsi que le ventricule digère et prépare les viandes pour le foie.

LES VEINES

Le foie est l'origine des veines.

Il sort de la partie basse du foie une grosse veine appelée *veine cave* qui se divise dedans le ventre et dedans les boyaux ainsi que les racines d'un arbre. Elles vont au ventricule, au mésentère, au pancréas, à la vessie du fiel, à la rate, aux différents intestins.

Ensuite la veine cave se divise en deux gros vaisseaux, l'un monte à travers le diaphragme dedans le cœur, l'autre se replie en bas le long de l'épine du dos. Au-dessus il y a une autre veine beaucoup plus grosse qui descend dedans l'oreillette droite et le ventricule droit du cœur; il a semblé bon à plusieurs de l'appeler non pas une veine, mais une membrane produite de la paroi gauche de la veine cave qui enveloppe le ventricule droit. Ce qui a été la raison de l'argument des aristoteliciens pour lesquels toutes les veines prenaient leur naissance du cœur.

Un peu au-dessus, la veine cave jette une autre sorte de rameau qui est seul, de là il est appelé par les Grecs *azygos*, c'est-à-dire sans pareil.

Auparavant que d'arriver au gosier, la veine cave se fend en deux rameaux qui montent incontinent aux aisselles.

Des branches de la veine cave se divisent ainsi

dans les membres supérieurs et les membres inférieurs.

DES ARTÈRES. — La description des artères n'est pas beaucoup différente de celle des veines, car elles conduisent l'esprit vital qui doit être répandu dans tout le corps. Néanmoins la propagation des artères est moins fréquente que celle des veines, car le sang épais des veines a besoin de vaisseaux pour se répandre aux extrémités, mais l'esprit subtil peut passer dans les endroits les plus ténus sans avoir besoin de conduits.

Les artères naissent du cœur. Du ventricule gauche sort un gros vaisseau qui est estimé le terme et la souche de toutes les artères. De même que les veines fournissent au foie la nourriture attirée du mésentère, de même les artères fournissent au cœur l'air attiré du poumon.

LES NERFS CRANIENS. — Fernel en cite 7 paires.

La première conjugaison est envoyée dans les yeux; les nerfs sont gros et creux; par eux est porté l'esprit visuel. Il y en a deux qui s'assemblent en leur chemin en forme de croix de Bourgogne et se divisent ensuite chacun se portant vers son œil. L'autre propagation des nerfs sert au mouvement des yeux.

Viennent ensuite les nerfs du goût, du palais, l'auditif, les rameaux qui vont à l'œsophage, à la trachée, au poumon et au cœur, et enfin les nerfs des muscles de la langue.

Le livre II traite des *Eléments*.

Le livre III des *Tempéraments*.

Le livre IV des *Esprits et de la Chaleur naturelle*.

Le livre V des *Facultés de l'Ame*.

La partie médicale et vraiment physiologique ne réapparaît qu'au livre VI où il est question des *fonctions et des humeurs*.

Fernel est cependant d'avis que tout cela fait partie des connaissances nécessaires au médecin. « Ceux qui, dit-il, étant peu et légèrement versés en la Philosophie qui est la mère de tous les arts, entreprennent d'apprendre ou d'enseigner l'art de la médecine, estiment avoir assez et beaucoup fait, si après avoir lu et considéré l'anatomie du corps humain, ils s'emploient à l'instant dans la connaissance de la cure de toutes les maladies, lesquelles se disposant ainsi pour abrégier et se rendre l'art facile et court, se jettent précipitamment dedans une abîme perpétuelle d'obscurité, et s'ôtant ainsi la lumière de l'esprit, ils couvrent leurs yeux d'une nuit et de ténèbres très épaisses, car la Raison est la lumière de l'esprit, et ceux qui la méprisent ne peuvent connaître les causes des choses.

Ainsi le corps humain ayant été par l'anatomie divisé en ses parties qui sont apparentes aux sens, il faut ensuite passer à celles qui se connaissent seulement par la pensée, et voir de quels éléments chacune est composée, quel est le mélange des éléments, quel est leur tempérament, quelles vertus et facultés y sont

cachées, par quel esprit et par quelle chaleur elles sont conservées. »

LES ÉLÉMENTS sont des corps simples absolument dépourvus de forme. Au nombre de quatre : la terre, l'eau, l'air et le feu ; ils possèdent des qualités qui permettent des combinaisons presque infinies produisant tous les objets de l'univers. Le corps humain lui-même est formé de ces éléments et il renferme quatre humeurs qui jouent le rôle d'éléments secondaires : le sang, la bile, l'atrabile et la pituite.

« Cette doctrine, dit Figard ⁽¹⁾, qui nous paraît aujourd'hui si artificielle, était ingénieuse et en rapport avec les connaissances chimiques des savants qui la professaient. Elle expliquait d'une façon assez vraisemblable un certain nombre de faits d'observation et, d'autre part, elle permettait ces rapprochements symétriques où se complaisait l'esprit grec.

Quatre éléments dans le monde, quatre humeurs dans le corps, quatre saisons dans l'année, quatre âges dans la vie humaine, l'homme offrant en raccourci une fidèle et complète image de l'univers. »

LES TEMPÉRAMEMENTS. Les éléments ne se combinent entre eux qu'en vertu d'affinités qui résultent de l'opposition de leurs qualités. Les qualités élémentaires s'opposent deux à deux ; il s'ensuit qu'une com-

(1) FIGARD, *ouvr. cité*.

binaison où tous les éléments ne seraient pas représentés serait forcément caduque, car il manquerait à l'un d'entre eux son contrepoids.

Le tempérament peut donc se définir « un équilibre parfait de quatre qualités premières dans une combinaison fournie par tous les éléments ».

Si l'équilibre est parfait, le tempérament est dit *tempéré*.

Tous les autres sont intempérés et peuvent être simples ou composés.

Il y a quatre tempéraments *simples* qui dérivent des quatre qualités premières : le tempérament *chaud*, le tempérament *froid*, le tempérament *sec* et le tempérament *humide*.

Si deux qualités prédominent au lieu d'une seule, on a les quatre tempéraments composés : *chaud et humide*, *chaud et sec*, *froid et humide*, *froid et sec*.

Pour Fernel et pour son époque, le mot tempérament n'a pas le même sens que nous lui donnons aujourd'hui. Sa signification est beaucoup plus étendue; ainsi, non seulement les êtres vivants, mais tous les corps composés ont chacun leur tempérament respectif qui sont une combinaison de leurs qualités.

PHYSIOLOGIE PROPREMENT DITE. — Elle fait l'objet du livre VI.

LA DIGESTION ET LA NUTRITION

Les aliments sont repoussés de la bouche dans le

gosier, lequel les attire par le moyen de ses fibres droites, comme si l'estomac venait les prendre dans la bouche avec le gosier comme main, cette action étant aidée par les fibres transverses qui s'élargissent au-dessous et se resserrent au-dessus, tellement bien que l'air qui est attiré en mangeant, encore qu'il soit très subtil, peut à peine s'échapper.

Le pylore fermé ne laisse rien passer, si ce n'est quand il est fatigué par un trop grand poids ou qu'il est excité et piqué « par l'acrimonie d'une qualité âcre et mordicante ».

Cette coction dans le ventricule se fait par sa chaleur naturelle et son esprit inné « qui lui sert comme un feu qui est mis dessous un chaudron ». Cette vertu est propre à chaque espèce, elle lui sert à digérer les aliments dont il se nourrit et communique à ces aliments la qualité particulière de celui qui en est nourri.

L'aliment passe de là dans l'intestin qui, d'après Fernel, n'a qu'un rôle neutre au point de vue digestif il permet seulement par sa grande longueur à tous les aliments de passer dans les orifices des veines mésentériques disposées sur sa paroi, et d'arriver ainsi au foie. Tout ce qui n'est pas attiré par les veines du mésentère est charrié et jeté dans le gros intestin comme inutile et superflu.

Le rôle du foie. — Le foie reçoit les aliments de l'intestin par la veine porte et fabrique le sang et les humeurs. Le chyle est divisé en très petites parcelles dans les conduits du foie et acquiert ainsi plus

facilement la forme de sang que s'il était enfermé dans une grande cavité telle que le cœur ou le ventricule.

Une partie du sang formé est utilisé par le foie pour sa propre nutrition, il laisse écouler le surplus dans la veine cave d'où il se répand dans toutes les veines du corps.

Pour Fernel, la formation du sang est analogue à la fermentation du vin, toujours sous l'action de la « chaleur naturelle » de l'organe. Il se forme en même temps des humeurs : la *bile* dont une partie va à l'intestin, l'*humeur mélancholique* qui va à la rate, la *pituite* au cerveau. Toutes ces humeurs sont engendrées ensemble par une seule et même chaleur.

La *pituite* est faite de la portion froide et crue du chyle; la *bile* de la portion chaude et subtile; le *sang* de la médiocre, et l'*humeur mélancholique* de la froide et de la terrestre.

LA NUTRITION

Comment le sang est distribué : « Non pas, dit-il, qu'il coule par les veines ainsi que l'eau par les ruisseaux, de soi-même et de son mouvement, mais il est envoyé et poussé par la vertu du foie et attiré par la vertu propre de la veine, qui le repoussent une fois nourries, tandis que celles qui n'en ont pas encore reçu l'attirent, incitées et provoquées par leur appétit naturel, et elles retiennent de sa substance ce qui est bon, familier et agréable. »

Les grosses veines perfectionnent le sang qu'elles

contiennent en elles et la nutrition des tissus se fait par les petites veines comme le dit Aristote ⁽¹⁾; leur aliment coule et se répand par des trous très petits et très étroits des veines et tombe sur la chair et les autres parties. Là, le sang subit une nouvelle coction, ce qui fait trois successives : la première dans le ventricule, la deuxième dans le foie, la troisième propre à chacune des parties.

LE POULS ET LA RESPIRATION

Notre chaleur a besoin d'un continuel rafraîchissement, aliment et purgation, sinon elle devient languissante et s'éteint. Là est le rôle du pouls et de la respiration qui diffèrent en ce que la respiration procède de la faculté animale et le pouls de la faculté vitale.

L'air est attiré par l'inspiration et remplit le poumon; là il subit une première élaboration; il est attiré de là dans le ventricule gauche du cœur où arrive aussi la vapeur du sang qui s'est écoulé du ventricule droit et c'est là que se fait l'esprit vital. La vertu qui, prenant son origine dans le cœur est envoyée et coule par les tuniques des artères, les élève et les abaisse par même moyen et en même temps que le cœur; quand elles s'élèvent et s'étendent, leurs orifices s'ouvrent, elles attirent de toutes parts l'air qui nous environne et la plus subtile portion du sang qui est

(1) ARISTOTE, *De la génération des animaux*, chap. IV.

proche, car les artères ont des anastomoses les unes avec la peau, les autres avec les intestins, les autres avec les veines, ce qui se voit en ce que la grande artère étant coupée, tout le sang se perd et se répand. Fernel est bien d'avis que les artères en même temps que l'esprit vital contiennent aussi du sang.

DE LA GÉNÉRATION (*Livre VII*).

La semence est attirée de la veine cave et reçoit dans le testicule son parfait changement de chaleur et de substance. Mais dans la semence propre à la génération, il y a deux choses, la matière et la faculté ou vertu qu'elle reçoit de l'ensemble du corps.

Par les vaisseaux spermatiques découle la matière, par les artères l'esprit vital, par les veines du foie l'esprit naturel, par les nerfs du cerveau, de la moelle, de l'épine du dos, l'esprit animal.

La semence de la femme a quelque vertu similaire, mais beaucoup plus faible et plus débile, c'est ainsi que les môles sont des produits conçus par leur seule semence.

Le sexe provient de la température et de la modération des agents et des principales qualités qui sont dedans les semences, car si la semence du père et de la mère excelle beaucoup en chaleur et en sécheresse, il sera engendré un mâle; au contraire, si le froid et l'humide prédomine et surabonde, une femelle.

Et nous retrouvons nombre de préjugés qui ont longtemps survécu à Fernel. Si la femme grosse ne jouit point du tout de la chose qu'elle a fort désirée,

l'enfant en porte le signe. Il est aussi remarqué dans les histoires des Anciens qu'une femme blanche accoucha d'un enfant noir pour cela seulement qu'elle avait regardé et tenu bien longtemps ses yeux et son esprit fort fixés sur l'image et sur l'esprit d'un Ethiopien.

Si, quand le paon couve ses œufs, il est couvert de linges blancs, il engendrera des petits tout blancs; de même la poule engendrera des poussins de différentes couleurs, si elle couve des œufs peints de différentes couleurs.

L'image appréhendée à l'heure de la conception est réputée, d'après les Anciens, être la cause de la ressemblance.

LES CAUSES DE LA STÉRILITÉ

Pour savoir si une femme est féconde, Hippocrate conseille de l'entourer de linges et de mettre par-dessous de la fumée. Si l'odeur traversant tout son corps se porte à la bouche et au nez c'est qu'elle est féconde.

Si l'on met une tête d'ail pelé dans le col de la matrice, en forme de pessaire, lorsque la femme va se coucher pour dormir et que l'odeur ou le goût passe jusqu'à la bouche, c'est signe qu'elle est féconde, sinon, qu'elle est stérile.

Si, de même, on met tremper de l'orge dans l'urine de la femme ou de l'homme, et que l'ayant semé dans la terre, il vienne à germer dans le 10^e jour, c'est signe de fécondité.

Si l'on jette du soufre vif dans l'urine et qu'il y engendre des vers, c'est signe de fécondité.

La stérilité peut encore provenir d'une différence de nature entre les individus.

LES SIGNES DE LA GROSSESSE

Les émotions vénériennes se refroidissent, les purgations menstruelles s'arrêtent, la matrice étant fermée, ensuite les mamelles s'enflent, il survient des tâches sur la peau. Si l'on met du vin blanc parmi les urines, elles deviennent semblables au brouet de fèves bouillies. Si la femme boit le soir en se couchant du miel cru mêlé à de l'eau de pluie et que cela lui donne des tranchées, elle est grosse.

Le dernier signe et le moins trompeur est quand le fœtus commence à se mouvoir. Nous ne pouvons guère mieux dire aujourd'hui.

Pour savoir si l'enfant est mâle ou femelle : si c'est un garçon, la mère a le teint vif et le visage gai, si c'est une fille, elle est pâle et triste.

Les garçons se portent à droite de la matrice, les filles à gauche. Quand c'est un garçon, la mamelle droite est plus grosse et plus enflée, et son bout devient noir, ferme et droit.

LA PATHOLOGIE DE FERNEL

LES CAUSES DES MALADIES. — L'enfant, dans le sein de sa mère contracte déjà des dispositions à certaines maladies en rapport avec celles de sa mère, d'où, ajoute Fernel, « ce serait un grand progrès s'il n'y avait que des gens sains qui avaient des enfants, de même que le laboureur choisit le meilleur grain pour semence ».

Il est des causes de maladies que nous ne pouvons éviter : l'air, les aliments, les accidents.

L'air maintient la chaleur du corps par le pouls des artères, et celle du cœur par la respiration. Il est presque seul auteur des maladies aiguës; par le changement de temps ou de saison, la chaleur, l'humidité, les vents enflamment les esprits, brûlent le sang et les humeurs, augmentent et irritent la bile.

L'air peut être infecté par l'influence des astres et provoquer des maladies pestilentiellles : le charbon, le bubon de la peste, ou d'autres maladies qui n'attaquent que la peau, comme la rougeole, la petite vérole.

L'excès de mouvement ou de repos, les passions de l'âme sont aussi la cause de maladies.

Fernel insiste sur l'importance des symptômes et recommande de bien examiner les malades.

« Prenons par exemple quelqu'un qui se plaigne d'une difficulté de respirer : il faut chercher si le gosier est entaché de quelque vice particulier, puis la trachée-artère. S'il n'en paraît rien en cette partie, on doit rapporter la cause de cette courte haleine aux poumons ou à la poitrine ou au diaphragme, quand il se fait un certain bruit en respirant et que la toux est importune sans sentiment de douleur, le mal est dans le poumon. »

Voilà bien là une ébauche d'exploration pulmonaire.

Du Pouls

Le pouls est un mouvement du cœur et des artères qui sert à modérer la chaleur naturelle, mouvement constant de systole et de diastole.

La diastole ou relâchement, est le mouvement par lequel l'artère s'enfle et s'élargit de tous côtés afin qu'ayant ainsi attiré l'air et le sang subtil elle tempère la chaleur naturelle et fournisse la nourriture aux esprits.

La systole ou contraction est ce mouvement par lequel l'artère s'abaisse, se rétrécit, de façon que les esprits chassent cette suie qu'ils ont amassée par diastole.

Quand le cœur est accablé de quelque mal, le pouls devient rapide pour repousser le mal qui l'offense. Les variétés du pouls représentent les empê-

chements qui surviennent autour de l'artère. L'observation du pouls permet ainsi de reconnaître les intempéries et la plupart des maladies qui sont chacune caractérisées par une catégorie de pouls. L'intermittence est très périlleuse et le pouls arythmique est pire que le pouls désordonné.

LES URINES

L'urine est le propre excrément du foie et est attiré dans les reins par les veines émulgentes; une certaine partie reste dans le sang et s'évapore par les sueurs.

Pour bien juger des urines, dit-il, il faut prendre celles que le malade a rendues après le sommeil et les conserver toutes parce qu'une partie pourrait ne pas exprimer toutes les marques.

Les mettre dans un vase transparent et examiner la consistance, la limpidité, la quantité, la couleur, l'odeur, les choses qu'elles contiennent.

La boisson influe sur l'abondance ; beaucoup de matières, le safran, la rhubarbe, le séné sur la coloration.

S'il y a quelque ulcère ou abcès du rein ou de la vessie, l'urine sera mêlée de sang ou troublée. Il faut donc distinguer les causes qui viennent des conduits ou du corps tout entier.

Fernel insiste encore ici sur l'interrogatoire et sur la façon dont s'observe le malade.

« Celui-là, dit-il, ne remportera qu'un profit incer-

tain, et le plus souvent fort douteux, qui essayera de faire deviner les médecins, comme s'ils étaient des Prophètes; mais celui qui consulte prudemment et fidèlement remportera le fruit d'un bon conseil. »

DES FIÈVRES

La fièvre est une chaleur contre nature qui part du cœur et se répand dans tout le corps.

Cette chaleur est simple ou causée par une matière putride ou maligne ou pernicieuse.

Les signes sont le pouls fréquent, quelquefois inégal, la langueur et la débilité des forces avec pesanteur du corps, lassitude des membres, la chaleur âcre et poignante au dehors.

La *fièvre simple* est de trois sortes : l'*éphémère*, qui survient brusquement ; le pouls est rapide et la peau chaude.

La *synoche*, qui provient du vice de l'humeur.

La *putride*, qui provient de la pourriture du sang. Le pouls est grand, inégal, désordonné. Elle est continue ou intermittente.

La fièvre peut également être *symptomatique*, s'il y a quelque abcès ou suppuration ou de l'érysipèle, le sang ou la bile venant à se corrompre et passant par le cœur engendrent une fièvre putride. « C'est une vieille opinion, dit-il, que l'humeur qui sert de matière contenante à la fièvre intermittente se putréfie hors des veines, qu'au commencement de l'accès, l'humeur passe des grandes veines dans les

petites, de là dans les tissus, provoquant du frisson et du tremblement , et qu'elle se dissipe en sueur à la fin de l'accès. »

Or, Fernel combat cette opinion, et c'est pour lui une occasion de dire combien il a à cœur de se libérer des vieilles doctrines. « Certes, dit-il, il me fâche, et j'ai même quelque honte à me départir d'une opinion confirmée par tant d'anciens auteurs et depuis un si grand nombre d'années. Mais que peuvent nous faire leur autorité et leur multitude, puisque, sans s'appliquer à la recherche de la vérité, ils se sont arrêtés aux dires des uns et des autres, et à l'imitation d'un seul ont suivi la même route et sont tombés en la même faute. En choses de peu d'importance, il n'y a pas grand mal à souscrire à quelques erreurs; mais c'est une très grande faute de n'y pas contredire quand la chose le mérite, et qu'elle importe tant au bien des hommes, et pour cela on doit hardiment en découvrir tout à fait la vérité. » ⁽¹⁾.

La périodicité des fièvres est due à une propriété des humeurs qui fait que la pituite se putréfie en un jour, la bile en trois jours, la mélancholie en quatre jours. Telle est l'explication de la *fièvre quotidienne ou éphémère*, qui survient à ceux qui abondent en pituite par les temps froids et humides; de la *fièvre tierce* due à une inflammation de la bile jaune, elle traduit par des accès avec frissons et vomissements :

(1) J. FERNEL, *Traité des fièvres*.

de la *fièvre quarte* due à la mélancholie corrompue. Elle se manifeste par des accès violents avec frissons, claquements des dents, vomissements, pouls languide, qui durent quatre à six heures et peuvent se reproduire pendant plusieurs mois.

Quand plusieurs types de fièvre sont simultanés, elle prend le nom du rythme le plus fort.

Les fièvres pestilentielles sont quelquefois accompagnées d'une certaine marque de leur venin, par exemple le charbon ou le bubon.

La rougeole et la variole s'en rapprochent fort. La propre cause de ces maux est dans l'*air*.

Le diagnostic des fièvres est quelquefois difficile. S'il ne paraît aucune sueur, la fièvre est simple ou continue.

Si c'est une fièvre continue tierce, le troisième jour la fera certainement apparaître.

La fièvre symptomatique accompagne toujours quelque autre maladie, comme la pleurésie, la péri-pneumonie, le flux hépatique.

Comme traitement il recommande la diète, régime léger, tisanes, bains, clystères émolians, frictions et onctions d'huile douce, l'application d'une éponge trempée dans de l'eau de rose et du vinaigre contre la défaillance du cœur.

L'*ictère* est un épanchement d'humeur biliaire en la surface du corps ; quand il s'engendre beaucoup plus de bile qu'il ne s'en peut évacuer par la veine du fiel, le reste se répand de côté et d'autre. Les

urines deviennent rouges et les déjections blanches.

L'*ictère noir* est une effusion de l'humeur mélancholique à la surface du corps, il n'y a pas de changement dans les déjections, la rate est pesante et enflée.

LE MAL VÉNÉRIEN

Fernel a consacré un ouvrage spécial au « Mal vénérien » ⁽¹⁾, et ce sujet est un de ceux qu'il a traités avec le plus de clairvoyance et le plus de précision.

DÉFINITION. — Le mal vénérien est une maladie générale, une maladie de toute la substance, occulte, contagieuse, se manifestant par des tubercules, des taches, des ulcères et d'atroces douleurs. *Il se contracte seulement par le coït ou par quelque autre contact impur.* C'est un poison *contagieux* qui agit par contact. « Si ce poison tombe sur une peau intacte, il n'a pas d'effet, car l'épiderme épais et sain ne laisse pas pénétrer la substance de ces venins faibles et grossiers, *à moins d'être fendu ou écorché.* C'est ainsi que le venin laissé par certains animaux est introduit avec l'humeur qui lui sert de véhicule ; c'est ainsi que le venin des flèches empoisonnées, le virus de l'éléphantiasis ou celui du Mal Vénérien s'étendent peu à peu dans tout le corps, non par la

(1) De luis venaræ curatione perfectissima liber, (Traduction du Dr LE PILEUR.

respiration, mais par un liquide déposé sur une partie quelconque privée d'épiderme. »

ORIGINE DU MAL. — Ce fut l'an de J.-C. 1493, d'autres disent 1492, que le Mal Vénérien fit son apparition devant Naples, d'abord dans l'armée française; de là les Français l'appelèrent Mal de Naples, et les Napolitains Mal Français.

« En réalité, Charles VII et son armée entrèrent en Italie en 1494, à Rome le 31 décembre de la même année. Du reste, d'après J. de Vigo, la syphilis n'aurait paru en Italie qu'en décembre 1494, c'est-à-dire au moment de l'entrée de Charles VII à Rome... Antonio Beniveni de Florence, dit que le Mal se répandit en Italie et dans toute l'Europe en 1496. Il est probable que les sources où Fernel a puisé sont les écrivains qui prirent la peste de Rome en 1492 pour le début de la syphilis ⁽¹⁾. »

Les Théologiens, dit Fernel, crurent que ce mal était un effet de la colère de Dieu et enseignèrent publiquement que c'était une punition de nos mauvaises mœurs, un supplice infligé aux libertins. Aussitôt les idées de superstition s'attachèrent à cette horrible maladie et les femmelettes ainsi que les hommes simples portèrent leurs vœux à je ne sais quels saints et implorèrent leur secours. Il ne man-

(1) BASSEREAU, *L'origine de la syphilis*. Th. Paris, 1873. — En réalité, ce mal semble d'origine sud-américaine et paraît en relation avec l'expédition de Christophe Colomb.

qua pas non plus d'astrologues et d'interprètes des météores, qui recherchant plus haut les causes des maladies épidémiques, accusèrent une disposition insolite des astres et deux éclipses de soleil d'avoir répandu dans l'air certaines impuretés, et considérèrent cette maladie comme épidémique. Leur opinion prévalut même dans la suite chez beaucoup de médecins. Quant à moi, je crois, ou que de quelque île d'Amérique dans lesquelles il est, dit-on, très commun, le Mal fut apporté par les Espagnols dans l'armée française, ou qu'il a été contracté dans cette année de quelque femme publique d'une extrême malpropreté; que, par contagion, il se sera répandu ensuite dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique et jusqu'aux confins de l'Inde, en un mot sur toutes les parties de la terre qui sont en rapport de commerce avec nous.

En effet, si, comme les maladies épidémiques, ce fléau provient d'une certaine influence des astres, comment n'a-t-il pas frappé un grand nombre de personnes en peu de jours et n'a-t-il pas disparu au bout de quelque temps, de même que cette peste anglaise ⁽¹⁾ qui a pris naissance dans ce siècle, a fait plusieurs apparitions et s'est complètement éteinte; de même que toutes les maladies épidémiques décrites par Hippocrate, et les maladies exanthémateuses et pustuleuses qui ont une fin aussi bien qu'un commencement.

(1) La suette miliaire qui éclata en Angleterre en 1686

Mais le mal vénérien a tiré son origine, ou d'une seule personne ou d'un très petit nombre de gens au siège de Naples ; il s'est jusqu'à présent étendu en contagion de toutes parts et n'a pas cessé avec le temps. Aussi doit-on blâmer ici la crédulité de tant d'auteurs qui disent avoir vu souffrir de cette maladie beaucoup de jeunes filles étroitement cloîtrées dans les couvents, sans avoir eu commerce avec les hommes ni aucun attouchement impur, et infectées seulement par la seule respiration de l'air.

Il ne faut pas moins condamner l'opinion de ceux qui prétendent que ce mal vient de la défectuosité et de la corruption des aliments; comme si auparavant il n'était jamais arrivé aux hommes de manger des viandes corrompues sans contracter le Mal Vénérien ou comme si, n'atteignant jamais que les gens du peuple ou de basse condition, qui vivent la plupart du temps d'une mauvaise nourriture, ce mal avait épargné les Grands de la terre et les Rois eux-mêmes à qui l'on ne sert que les mets les plus choisis.

Beaucoup de gens ont écrit que ce Mal se modifie de jour en jour, qu'il décline et vieillit de manière à prendre fin bientôt. Ils disent en effet qu'à son début ce Mal était si horrible que celui d'à présent peut à peine passer pour être du même genre.

Les plaies étaient sans nombre, rugueuses, saillantes, comparables par la forme et la grandeur à des glands de chêne. Il s'en écoulait un liquide sanieux et il s'en exhalait une telle fétidité que celui

qui l'avait sentie passait pour devoir être atteint du Mal..

Tandis que, depuis lors et tel qu'on l'observe maintenant, le Mal présente peu de pustules et d'ulcères, seulement il se manifeste par des douleurs atroces qui déterminent des tubercules durs et si son aspect est moins hideux, les douleurs et les tortures qu'il cause sont plus terribles. Mais ce n'est pas un état de déclin du mal, c'est à un traitement malentendu qu'il faut attribuer cela. Fernel veut parler de l'abus du mercure.

« A moins donc, dit-il, que Dieu dans sa clémence, mette fin à ce fléau ou qu'il ne modère la luxure effrénée des hommes, cette maladie ne s'éteindra jamais et sera, je crois, pour toujours la compagne du genre humain. »

LA CAUSE EFFICIENTE DU MAL. — Les opinions varient sur la cause du Mal. L'un l'attribue à une intempérie du foie très sèche et un peu trop chaude, d'origine contagieuse.

Tous les autres auteurs s'accordent à dire que le desséchement des quatre humeurs et une certaine humeur maligne sont la cause préexistente du Mal Vénérien, tant que celui-ci ne développe ni douleur ni pustule, et qu'ils en sont la cause conjointe, inhérente, quand ces accidents se sont déjà produits.

La cause efficiente est un *principe* occulte et venimeux, un poison pernicieux qui se contracte par la contagion et l'attouchement, qui, bien que très léger,

presque insaisissable, échappant à nos sens, n'est pourtant pas simple et isolé, mais réside dans une humeur ou tout autre corps qui lui sert de substratum ou de véhicule.

« Ce fut le médecin de Henri II, dit le Dr Le Pileur ⁽¹⁾, qui le premier attribue la vérole à un *principe*, à une qualité vénéneuse des humeurs; bien plus, cette force inappréciable, ou du moins ne tombant pas sous les sens, dont il parle à plusieurs reprises, et dont il n'est fait mention dans aucun écrivain antérieur à lui, donne une idée parfaite du *virus* et prouvé à n'en pouvoir douter que, si ce terme avait existé dans le langage médical de cette époque avec le sens que nous lui donnons, Fernel l'aurait certainement employé. »

LE MAL SE CONTRACTE PAR CONTAGION. — L'homme qui a des rapports avec une femme infectée, contracte le Mal par les parties honteuses; la nourrice dont un enfant souillé suce le lait le contracte par la mamelle; c'est la main qui est contaminée chez la sage-femme prêtant son secours à une femme en couches infectée; ce sont tantôt la bouche, tantôt les organes intérieurs chez l'enfant qui tète une nourrice malade; la peau et les parties superficielles se prennent chez l'individu contagionné par la transpiration de son compagnon de lit; enfin celui que la salive d'un baiser lascif

(1) Dr LE PILEUR, *ouvr. cité.*

a souillé est atteint à la bouche. Toutefois, la force de ce venin n'est pas assez grande pour sévir autrement que sur une partie nue et découverte, et celui qui est atteint de ce Mal ne contamine pas un autre individu par son haleine seule, mais par un liquide provenant de lui et qui touche chez l'autre une partie privée d'épiderme sur laquelle le Mal prend commencement.

Si petit que soit le point où le Mal est introduit, il se développe une pustule, puis un petit ulcère, d'où ensuite il gagne tout le reste.

« Les prédécesseurs de Fernel, fait remarquer le Dr Le Pileur, avaient constaté l'existence du chancre au point contaminé et non ailleurs, mais aucun n'avait encore groupé et énuméré avec cette netteté et cette assurance les modes aussi nombreux que variés de la contagion.

« Nous l'avons déjà dit, c'est ce talent d'exposition et de description, d'une sobriété de termes très grande, surtout en égard à la phraséologie de l'époque, qui distingue le traité de Fernel, en fait une œuvre didactique remarquable et le premier ouvrage réellement et uniquement scientifique sur la syphilis. »

Voilà, d'après lui, comment se ferait le mécanisme de l'infection.

Le poison une fois inoculé, il se développe d'abord des pustules, ensuite, une fois le sang infecté, le bubon apparaît à l'aîne, enfin les vaisseaux spermatiques et les reins étant infectés, la gonorrhée se produit.

C'est cette erreur d'observation qui a beaucoup

contribué à embrouiller pendant longtemps toute la pathologie vénérienne.

LES SIGNES. — Il n'y a pas de différence, mais des degrés dans le Mal Vénérien.

Le degré le plus bénin est celui qui fait tomber les cheveux et la barbe sans autrement troubler le corps. Un autre degré est celui qui couvre toute la peau de taches innombrables et non saillantes ; elles sont petites, lenticulaires, tantôt rouges, tantôt fauves.

Le troisième degré est plus grave. Ici on voit des pustules rouges ou fauves se produire sur le visage et sur le corps et peu à peu elles s'ulcèrent.

Le quatrième degré succède au précédent quand le Mal ayant envahi les parties solides gagne les os, les tendons, les muscles et les nerfs. La douleur siège au milieu des membres et non aux articulations comme dans la goutte.

LE TRAITEMENT. — On employa d'abord les caustiques pour guérir les ulcérations, puis on traita l'ensemble des lésions cutanées par le vif-argent en usage chez les Arabes : « le mêlant à certaines huiles et poudres pour en faire un onguent, ils en frottaient les jointures deux, trois et même quatre fois par jour. Après avoir frictionné le malade on le couchait sur un lit et à force de vêtements dont on le couvrait on le faisait suer.

« Dès le deuxième ou troisième jour, le malade commence à s'affaiblir, le médicament repousse le

Mal à l'intérieur dans l'estomac et la poitrine, d'où par la continuité des parties il peut gagner la gorge et la bouche avec une si grande violence que les dents s'ébranlent chez tous les malades et chez quelques-uns noircissent et tombent. Ils présentent en même temps de violentes coliques.

La salive coule de la bouche sans interruption, fétide au delà de toute idée et l'intérieur de la bouche s'ulcère. Les malades peuvent à peine boire, la langue balbutie, la surdité survient. »

N'est-ce pas là un tableau de l'intoxication mercurielle ?

Fernel n'est pas partisan de ce traitement. Dans la plupart des cas, dit-il, il y a récurrence sous une autre forme, car bien que la fureur et la violence du Mal soient diminuées, la racine n'est pas arrachée. Avec le temps il se réveille et réapparaît après un laps de temps de vingt ou même de trente années.

Nous pouvons dire ici aussi avec le Dr Le Pileur :

« Voilà encore un passage où le grand médecin se révèle. Son esprit logique acceptait sans difficultés un enchaînement d'accidents différents entre eux et n'ayant pourtant qu'une seule et même origine. »

Ce traitement était l'apanage des chirurgiens barbiers et des barbiers qui l'appliquaient d'une façon inconsidérée; et si quelque accident survenait on l'attribuait non pas au traitement mais à la malignité de la maladie et on continuait de plus belle.

« On en voit mourir pendant le traitement, dit Fernel, pendant que leurs bourreaux les tiennent

enfermés dans des étuves d'une chaleur excessive, où le désir d'une guérison qu'ils espèrent ainsi obtenir les fait rester patiemment, jusqu'à ce que la violence de la chaleur dissolvant les esprits, et le cœur venant à défaillir, ils meurent sans s'en douter.

J'en ai vu mourir d'autres étouffés parce que le gonflement de la gorge au niveau du gosier empêchait la sortie de l'air et de la sanie, quelques-uns parce qu'ils ne pouvaient uriner, d'autres de fièvre ou de dysenterie causée par le remède. »

LE JUGEMENT DES ANCIENS ET L'OPINION DE FERNEL.
--- Dioscoride dit que l'hydrargyre détermine de violentes coliques, qu'il ronge et ulcère les parties internes, supprime les urines, fait enfler le corps et donne à la peau un teint plombé.

Galien redoutait son usage suspect.

Les Arabes prétendent qu'il est rendu intégralement sans attaquer les tissus.

Pour Fernel, il est d'un bon secours à l'extérieur, mais ne doit pas être employé à l'intérieur.

Appliqué au dehors, il apaise l'inflammation du sang, les démangeaisons causées par la bile; il guérit les ulcères qui en sont la suite et donne un bon résultat dans les affections cutanées rebelles aux autres traitements.

Mais pour le traitement du Mal Vénérien, Fernel considère l'hydrargyre comme un médicament néfaste qui doit être rejeté par tous les médecins instruits.

TRAITEMENT DU MAL VÉNÉRIEN. — Le *gaïac* est le médicament de base de tous les traitements.

Le *gaïac* fut rapporté de Saint-Domingue par un gentilhomme espagnol qui, souffrant de ce Mal, fit usage du médicament et en guérit.

Il faut réduire le bois en poudre et laisser macérer pendant un jour une demi-livre de cette poudre dans six livres d'eau de fontaine ou de rivière, ensuite faire cuire le tout sur un feu doux jusqu'à ce que le mélange soit réduit à deux livres.

On filtre et on conserve dans un vase en verre bien bouché; cette première préparation est le sirop de *gaïac*.

Une autre préparation ou décoction de *gaïac* se donne comme boisson au malade en quantité variable.

La cure se fait de cette manière : d'abord maintenir le malade dans une pièce chaude; le premier jour le purger, le deuxième jour le saigner.

Ensuite on fait boire tiède au malade la décoction la plus forte à la dose d'un verre matin et soir. Alors on couvrira le malade et on le fera transpirer tant que ses forces le permettront; après une sudation abondante, le corps bien séché, il se préparera à manger, deux repas par jour très légers, et comme boisson la décoction légère de *gaïac*.

Le malade devra garder le repos complet et éviter toute préoccupation.

Pendant les six premiers jours, fréquemment les symptômes augmentent, et c'est alors, dit Fernel, que les barbiers triomphent, « exaltant jusqu'au ciel l'ef-

ficacité de l'hydrargyre », mais il ne faut pas perdre courage; purger régulièrement le malade, lui faire prendre des bains de vapeur s'il sue difficilement.

La cure dure vingt à trente jours. Si le Mal est récent, on voit les ulcères se dessécher, puis disparaître; s'il est ancien, on peut avoir des récidives au bout de quelques mois, et alors il faut recommencer le traitement.

Ceux qui ont préalablement été soumis aux frictions guérissent plus difficilement et presque jamais complètement pour deux raisons : c'est d'abord qu'ils sont réfractères aux autres remèdes, et ensuite que le métal a fait pénétrer plus profondément dans leur corps la cause du Mal.

Cette manière de voir a prévalu après Fernel, et c'est une cause du discrédit qui a fait pendant longtemps rejeter le traitement mercuriel. On incriminait le médicament, alors que tout le mal venait de l'incompétence de ceux qui l'appliquaient.

La Chirurgie de Fernel

On serait tenté de s'étonner au premier abord que Fernel en tant que médecin ait composé un petit traité de chirurgie, si l'on ne prenait garde que la chirurgie n'était pas exclue de la science médicale de son époque. La partie théorique appartient au médecin et la pratique aux chirurgiens et aux barbiers.

Le traité de Fernel est plus théorique que pratique. La première partie traite des affections externes et des tumeurs.

La cause des affections externes, dit-il, est un amas d'humeur vicieuse accumulée contre nature par *congestion* ou par *fluxion*. La descente des humeurs désignées par le mot fluxion peut se faire d'une façon subite ou au contraire lentement; ce qui produit la congestion est la substance envoyée au membre comme nourriture, mais qui ne nourrit pas et s'y accumule sans être utilisée.

Trois sortes de tumeurs : les *tumeurs sanguines* comme le phlegmon, les *tumeurs pituiteuses* comme l'ascite, l'hydrocéphalie et les tumeurs bilieuses.

La deuxième partie traite des plaies, des fractures et des luxations dont il passe rapidement en revue les diverses formes.

THÉRAPEUTIQUE

La nature, dit-il, est une loi éternelle et la médecine est la loi écrite de cette même nature.

Trois choses à connaître : le genre des remèdes, la quantité et la façon de s'en servir.

Toute maladie doit être vaincue par son contraire; une maladie simple est chassée par un remède simple, et une affection composée par un remède composé. Lorsque deux maladies ne s'accordent pas, il faut commencer à soigner celle dont la curation n'est pas nuisible à l'autre.

DE LA SAIGNÉE

Fernel, qui a étudié la saignée dans le deuxième livre de sa Thérapeutique, lui a également consacré un traité particulier, le « *De vacuandi ratione* » dans la préface duquel il met en garde les étudiants contre l'excès de la saignée, souvent pratiquée à tort et à travers, par nombre de médecins de son temps. Il veut réagir contre ces idées, notamment celles d'un de ses confrères, Flesselle, qui saignait à tout propos. Nous avons relaté plus haut la querelle qui s'en suivit.

NOTIONS GÉNÉRALES

La saignée est un instrument de révulsion et de dérivation. La révulsion est une attraction de l'humeur vers la région contraire, c'est la chose qui arrête le mieux le cours de la fluxion.

Il faut saigner à un endroit directement opposé à la partie affectée; ainsi la jambe gauche est contraire à la jambe droite, mais le côté gauche n'est nullement contraire à une pleurésie du côté droit parce qu'il n'y a pas de droite communication des veines; l'humeur nuisible reste dans la partie enflammée et risque de provoquer une pleurésie de l'autre côté, il faudra saigner au bras gauche.

DANS QUELLES MALADIES IL FAUT SAIGNER ?

Dans les maladies causées par l'abondance du sang, toutes les inflammations, les phlegmons. Le crachement de sang, le vomissement de sang, le commencement de phtysie. Les fièvres intermittentes, les douleurs de tête, vertiges, apoplexies, toutes les plénitudes.

QUELLES VEINES FAUT-IL SAIGNER ?

Dans la plénitude simple, on peut saigner n'importe quelle veine; dans la plénitude bilieuse, on ouvre de préférence l'intérieure du bras droit; pour la mélancholie la veine intérieure du bras gauche; de même pour la rate.

Dans la fièvre synoque, il faut ouvrir la veine inté-

rière du bras droit; dans la fièvre quarte, l'intérieure du bras gauche.

Pour les régions situées au-dessous des reins, on obtiendra une révulsion prompte par l'ouverture de la veine du genou, plus lente par celle de la saphène à la cheville de pied.

La situation se définit non par l'ordre de la partie mais par la naissance et l'étendue de la veine qui y est envoyée; ainsi pour un phlegmon des muscles droits de l'abdomen, on saignera au membre inférieur; pour une inflammation du colon, au bras.

Pour une affection de la tête, saigner à la veine intérieure du bras correspondant ou, plus lentement, à la veine qui est entre le pouce et l'index.

TECHNIQUE DE LA SAIGNÉE

Le malade doit être couché; la partie qu'il faut inciser doit être inclinée vers le sol. Il faut frotter le membre où est la veine qu'on veut ouvrir et bien étroitement lier tout près du lieu où l'on veut mettre la lancette. S'il arrive que la veine soit tremblante et se retire au camp de la lancette, il faut lier aussi par en bas. A ceux qui ont les veines étroites ou cachées par beaucoup de graisse, il faut mettre un lien plus serré.

Baigner dans l'eau chaude les petites veines des pieds et des mains; cette eau chaude fait non seulement remplir les veines, mais incite le sang à couler plus fort.

Le chirurgien, d'une main assurée, prendra la lancette au bout des doigts et ne laissera sortir que juste ce qu'il faut de pointe pour pénétrer à l'endroit nécessaire; de l'autre main il assurera le membre et du pouce assurera la veine. Puis, tout doucement, il poussera la lancette au lieu marqué.

Sous la veine intérieure du bras, appelée basilique, est cachée l'artère compagne de la veine, et sous la médiane le nerf. La céphalique est difficile à trouver, mais elle est la plus sûre de toutes et la moins dangereuse.

La douleur véhémence et la convulsion qui s'ensuit avec tumeur donne à connaître que le nerf est piqué. En cas de doute, il faudra empêcher que la plaie ne se referme tant qu'il y aura danger d'inflammation et cela au moyen de fermentations d'huile tiède. Si la douleur persiste il faut appliquer un médicament convenable aux nerfs piqués, comme la térébenthine à laquelle on ajoute un peu d'euphorbe. Si l'artère est blessée, il sort un sang rouge ardent, animé de battements. Appliquer un emplâtre fait d'aloès, myrrhe, encens avec du blanc d'œuf et des poils de lierre. Lier par dessus un linge trempé dans l'eau de rose; laisser l'emplâtre trois jours, l'enlever et en remettre une semblable. Si l'artère ne se reprend pas par ce moyen, il faut la couper complètement en travers, afin que les deux bouts se cicatrisent séparément.

Pour arrêter la saignée, il faut se rapporter à la

qualité du sang, à la nécessité qui a amené à faire la saignée et à la force du patient.

En plénitude simple, pour prévenir les maladies, il suffit d'enlever la superfluité du sang. Quand la maladie est pressentie, comme les fièvres, il faut en enlever davantage.

Dans les inflammations, quand il y a douleur aux lieux proches de la section, il faut enlever du sang jusqu'à ce que la douleur commence à s'apaiser et que le sang change de couleur, parce qu'alors c'est que le mauvais sang est sorti.

Il faut toujours veiller à ne pas trop affaiblir le malade. Nous sommes prévenus des défaillances, quand la face devient pâle, le patient baille, les oreilles lui tintent, il lui vient des éblouissements. La mutation du pouls est le signe le plus certain; si de fréquent il devient rare, de grand petit, c'est qu'on a enlevé une trop grande quantité de sang.

Il faut arroser la tête du malade d'eau froide, lui faire respirer du vinaigre ou du musc, le coucher à plat et remonter ses forces par des cordiaux.

Le malade, la saignée terminée, doit se coucher sur le dos, se reposer et ne pas dormir tout de suite.

Galien ne veut pas qu'on saigne avant la quatorzième année, ni après la soixante-dixième. En réalité, pour les enfants et les vieillards, il faut faire une évacuation proportionnelle à leur âge et à leurs forces.

Il faut mettre le sang qu'on vient d'enlever dans plusieurs palettes bien propres, de façon qu'il ne

s'altère pas. Voir s'il est visqueux, gluant ou épais, et une fois caillé s'il se coupe bien.

Celui qui est gâté s'effrite, et s'il surnage beaucoup de liquide citrin, c'est que le foie est défaillant.

Si le premier sang est sain et le dernier corrompu, c'est signe qu'il en reste beaucoup dans le corps comme celui-ci et qu'il faudra donner un bon régime et faire des évacuations convenables. Si la dernière palette est pure, c'est qu'on a ôté tout le mauvais sang.

DE PURGANDI RATIONE

La purgation est une évacuation de ce qui est fâcheux par la seule qualité.

Les médicaments purgatifs n'agissent pas toujours de la même manière; chaque médicament évacue l'humeur qui lui est familière. « Les médicaments, dit Hippocrate, agissent comme les semences mises en terre et attirent d'abord ce qui leur convient. »

Un médicament peut chasser une autre humeur que celle qui lui est propre, car le médicament qui a trop de violence, après avoir attaqué son humeur propre, attaque les autres; par exemple, un médicament cholagogue expulse d'abord la bile, puis la pituite, la mélancholie et en dernier lieu le sang.

Pour purger à la fois plusieurs humeurs, il faut mêler les purgatifs appropriés, par exemple, si trois drachmes de rhubarbe peuvent purger de la bile jaune, six drachmes de sené de la bile noire, et trois

drachmes d'agaric, de la pituite, pour évacuer à la fois les trois humeurs, on mêlera une drachme de rhubarbe, deux de sené et une d'agaric.

Ce n'est pas le médicament lui-même qui chasse l'humeur, c'est la nature ; en effet, l'intestin ayant reçu à la fois le médicament et l'humeur attirée par le médicament, il ne peut les supporter et les chasse.

Dans certains cas, la purgation est préférable à la saignée. Pour reconnaître le mode d'évacuation convenable, il faut voir quels sont les conduits directs qui permettent d'expulser le plus facilement le mal.

Si la maladie n'est pas très grave, il vaut mieux attendre la période de coction, mais dans une maladie grave et douteuse, on peut purger doucement dès le début.

Le malade pour se purger doit être à jeun, mais l'estomac n'étant pas absolument vide, et il doit se tenir dans un lieu tempéré.

GENRES ET FACULTÉS DES MÉDICAMENTS

Le médicament est ce qui par puissance change en quelque façon la naturelle constitution du corps.

Parmi les médicaments, les uns sont *simples* et n'ont qu'une qualité principale ; par exemple le poivre est chaud, la mandragore froide, l'huile humide, l'eau marine sèche.

D'autres *composés*, comme le vinaigre, qui tempère, ouvre et atténue.

Le mélange des médicaments sert à les renforcer ou à les corriger.

L'intempérie simple se corrige par l'usage des contraires.

Parmi les froids, l'eau simple froide et beaucoup de potions faites de suc de fruits, grenades, citrons.

Parmi les chauds, le poivre, le gingembre, la moutarde.

Quand il y a excès d'humeurs froides, les médicaments chauds sont nécessaires pour préparer ces humeurs; ce sont le vin excellent, les jaunes d'œufs, les raisins cuits, le fenouil, le persil, l'hysope sous forme d'apozème.

Les malades une fois préparés, on administre la purgation en rapport avec la partie qu'on veut purger, c'est-à-dire que l'agaric a un rapport de propriété avec la tête, la chasse avec la poitrine, l'estomac, les intestins, l'aloès avec le foie, la rhubarbe avec la rate, le séné avec les jointures.

Pour évacuer la bile jaune, on emploiera la manne, la casse, le suc de roses rouges, la scammonée.

Pour la bile noire, le séné, la racine d'ellébore noir.

Pour la pituite, l'agaric, le turbit, la coloquinte.

Mais l'art de formuler des médicaments n'est pas chose simple dans l'ancienne pharmacopée. Voici, par exemple, la formule d'un lavement ramolissant parmi les plus simples.

« Racine de guimauve et de lis, de chacune une

once, quatre figues grasses coupées menues; mauve, violette, pariétaire, mercuriale, brauque surfine, de chacune une once et demie ; qu'on fasse bouillir le tout, et après l'avoir coulé en la quantité d'une livre, qu'on y dissolve : casse, miel violat, beurre frais ou encore d'oie, de chaque une once, huile violat ou simple trois onces. »

Voici la formule d'une confiture cardiaque recommandée par Fernel en applications locales : « Ecorce de citron confit, conserve de buglosse, de violette et de romarin, de chacune une demi-once, poudre d'électuaire diamargareton froid et électuaire de genévrier de chacun demi-scrupule; sucre blanc ce qu'il en faut pour la forme de la confiture. »

Parmi les médicaments extérieurs, il en est qui adoucissent la douleur comme la jusquiame, le pavot; il en est qui ramollissent : la semence de lin, le mucilage de guimauve. Par exemple, comme emplâtre : « mucilage de guimauve, semence de lin, avec décoction de figures demi-livre, axonge d'oie, de poule et de veau, moelle de cerf et de veau de chacun deux onces; cire citrine quatre onces. Cuire au bain-marie jusqu'à consistance d'emplâtre en y mettant sur la fin, racine d'iris de Florence, borax, calament, de chacun deux onces. »

Comme hémostatiques, la joubarbe, les feuilles de pimprenelle, la mousse de saule.

Comme médicaments glutinatifs, pour rejoindre

Le grain : 0 gram. 06.

Le scrupule : 1 gram. 27.

les lèvres de la plaie, il recommande le plantain, les vers de terre pilés, la poix.

Ensuite vient toute la gamme des médicaments composés. Rien n'était plus bizarre et confus que la pharmacopée du Moyen-Age. Les substances les plus extraordinaires y étaient élevées à la dignité de remèdes, et la complication des ordonnances atteignait des proportions incroyables.

On voyait figurer dans un traité du temps ⁽¹⁾ :
« Les cloportes, les vermisseaux, lézards, fourmis, vipères, scorpions, grenouilles, écrevissés, sangsues, le crâne d'un homme mort et non enterré, l'os qui est dans le cœur du cerf, et les excréments de nombreux animaux... »

Fernel, sans aller jusqu'à bannir de l'usage les médicaments anciens, essaya de simplifier ce chaos. Il avait sur ce sujet une conception assez originale ⁽²⁾. Il croyait que la nature a mis le remède à côté du mal, et que les pays dans lesquels certaines maladies sont endémiques, produisent naturellement la substance propre à les guérir.

Il était peu aimé des apothicaires de son temps, parce qu'il ne voulait pas leur indiquer la composition de ses remèdes.

Il s'occupait de ces recherches avec son élève Plancy et préparait un ouvrage de thérapeutique que la mort ne lui permit pas d'achever.

« Si les écrits des médecins, nous dit le Dr Méné-

(1) *Les œuvres pharmaceutiques de Jean Kenou*, médecin du roi Henri-IV.

(2) D'après FIGARD, *ouvr. cité*.

trier, nous renseignent abondamment sur l'état de la science médicale et ses progrès à cette époque, par contre, ils ne nous font guère connaître la pratique et les usages de la profession. C'est à d'autres sources que nous devons puiser pour en être renseignés, et à ce point de vue on peut trouver dans nos vieux conteurs maints détails curieux. »

C'est ainsi que nous reproduisons le récit d'une grande consultation médicale où tous les plus célèbres médecins parisiens, entre autres Fernel, se réunirent autour d'un grand savant étranger, *Giro-lamo Cardano* ⁽¹⁾, de passage à Paris.

« Sylvius, Hollerius, Le Goupil, Fernel, Charpentier, Le Gorris, Le Grand, bien préparés, baudis et esmorchés, s'étant fait instruire par sous-main de la cause, l'état, augmentation et déclination de la maladie s'y trouvèrent, et par eux-mêmes fut déféré la présence et prérogative de cette conférence et pour parler à Cardan ⁽²⁾, lequel en la refusant, l'accepta, comme font les évêques, *noles volo*.

Celui qui avait la charge principale du patient, ébaucha de la matière par un long flux de paroles, où ne se souvenant du commencement et s'étant perdu au milieu de son conte, Hollier le redressant, et écorchant l'anguille par la queue, fit la conclusion disant que le rapporteur s'était peut-être par sa grande multitude de doctrine un peu écarté, n'observant que ce qui a été plusieurs fois dit *bene sed non hic*, c'est bien dit et avec grande éloquence et science, mais mal à propos.

(1) Tiré des contes d'Eutrope par le Dr Ménétrier (*Esculape*, avril 23).

(2) Célèbre médecin milanais.

Cardan à tous ces intervalles de l'Université, ne fit qu'un simple et petit clin de tête, à la mode de son pays, qui ont, ce disent-ils, mais on ne les peut croire, plus en leurs magasins qu'en leur boutique.

Ce fut pitié d'ouïr les plus jeunes sur la doctrine des Grecs, Arabes, des Latins tant vieux que nouveaux.

Fernel, lors estimé en toutes leurs écoles le plus fin pionnier et fossoyeur aux creux de la médecine et philosophie, y apporta tout l'apparat et ce qu'on pourrait dire. Sylvius en son ordre, avec sa facilité de langage latin qui l'avait rendu admirable parlout dit aussi des merveilles.

Mais Cardan opinant le dernier, et sans autre propos, et faisant la révolution de telle de sa docte délibération, ayant bien choisi et élu le nœud de la maladie, dit seulement : *Ha besougnà d'ono clystere.*

Cette troupe médicinale, mécontente au possible, disait : Cardan vaut mieux de loin que de près, *minuit praesentia famam*; et lui disait de son côté : *Ingannati tutti los pedantes, io sono medico non di parola, ma d'effeto.* »

Ce récit nous donne une parfaite idée de ce que devait être une consultation médicale au temps de Fernel.

CONCLUSIONS

A côté de la partie médicale, il y a dans l'œuvre de Fernel une importante partie philosophique. Dans la plupart de ses ouvrages, elles sont intimement mêlées.

Nous n'avons fait que quelques allusions rapides à ses théories psychologiques et métaphysiques, pour ne pas sortir du cadre de notre exposé. D'ailleurs, cette partie de son œuvre a été étudiée en détail dans l'ouvrage de Figard : « Un médecin philosophe au xvi^e siècle » que nous avons eu souvent l'occasion de citer.

« Quel dommage, dit Bordeu ⁽¹⁾, que Fernel ait vécu dans un siècle aussi peu favorable à l'éclat ou du moins à la durée que méritaient ses ouvrages.

A peine virent-ils le jour qu'ils furent éclipsés par le tourbillon impétueux des chimistes qui vint bouleverser la médecine; à peine ces ouvrages eurent-ils le temps d'être connus et goûtés que les plus savants médecins s'empressèrent de courir la nouvelle carrière ouverte par Paracelse, à qui rien ne résista, qui

(1) BORDEU, *Recherches sur l'histoire de la médecine*.

assujettit tout à ses lois, qui ébranla le galénisme jusque dans ses fondements.

Si quelque médecin résista aux doctrines de Paracelse, s'il y en eut qui ne furent point éblouis par ses paradoxes hardis et par ses découvertes, qu'on ne pouvait méconnaître, ce furent en partie des esprits paresseux et timides, obligés enfin d'abandonner ce Fernel, lorsque la circulation du sang vint répandre sur la médecine un jour éblouissant.

J'aurai voulu, dit cet historien, que Fernel ait eu tous ces matériaux à manier; quelle différence de son style à celui de nos faiseurs d'institute ! Quoi qu'il en soit, Fernel ne fut point un génie créateur, inventeur, destiné à réformer l'art : il l'embellit de l'ouvrage le mieux fait qui ait paru. Il fut un peu trop enfoncé dans l'école : il en éclaira les dogmes, jusqu'à lui obscurs, traînants, mêlés de toutes les fadeurs de la dialectique.

Fernel s'attacha au char pesant des Arabes et des sectateurs corrompus de Galien; mais il fit un corps élégant de leur doctrine fastidieuse.

Les modernes ont pris de lui l'ordre et la clarté; il n'en est point qui ait pu en saisir le style et l'expression. Il a fourni quelque chose à l'extension et au développement de toutes les nouvelles sectes qui ont pris naissance dans la chimie et dans la circulation du sang; il a toujours été d'un grand secours à ceux qui ont enseigné la médecine; ses ouvrages seront à jamais une sorte de code du dogme, ils seront toujours supportables et toujours lus.

Ils serviront de guides à ceux qui entreprendront de réduire la médecine à des principes généraux et à la traiter suivant les vœux des dogmatiques ; c'est ainsi que le fond des opinions de Descartes vieillira, mais que sa méthode ne cessera point d'avoir tous les agréments de la nouveauté.

Il fut le plus grand, le plus élégant des régents ou des professeurs : une école faite pour instruire la jeunesse des éléments du dogme ne saurait choisir un meilleur modèle. »

Fernel avait eu de son vivant l'honneur fort rare de voir ses œuvres commentées et enseignées à l'égal de celles des Anciens. Elles furent tenues en haute estime longtemps après lui et jusqu'au cours du XVIII^e siècle gardèrent une place importante dans la littérature médicale.

C'est pour toutes ces raisons et pour le mérite de sa vie laborieuse que nous avons essayé de raviver la mémoire de ce grand maître.

VU Bon à imprimer :
Le Président de Thèse.
MÉNÉTRIER.

VU et PERMIS d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
APPELL.

VU :
Le Doyen,
ROGER.

FERNEL. ŒUVRES MEDICALES⁽¹⁾

De naturali parte medicinæ libri septem. Paris, 1542.

De vacuandi ratione liber. Paris, 1545.

De abditis rerum causis libri duo and Henricum Franciæ regem. Paris, 1548.

Jo. Fernelii Medicina. Paris, 1554.

Ce volume comprend trois parties :

1° Physiologiæ libri septem;

2° Therapeutiæ sen medendi ratio;

3° De purgandi ratione.

Jo. Fernelii ambiani universa medicina tribus et vigintis libris absoluta.

Studio et diligentia *Guil. Plantii* cenomani postremum elimata. Paris, 1567.

Therapeutices universalis, sen medendi ratio libri septem. Lyon, 1569 (Trad. franç., Dutheil, Paris, 1648).

Jo. Fernelii consiliorum medicinalium liber ex ejus adversariis quadrengentarum consultationem selectus. Paris, 1582.

Jo. Fernelii febrium curandarum methodus generalis, nunquam ante hac edicta. Francfort, 1577 (Trad. franç. : Ch. de St-Germain. Paris, 1655).

De luis veneræ curatione perfectissima liber, nunquam ante hac edictus. Anvers, 1579.

(1) D'après GOULIN.

Jo. Fernellii pathologiæ libri septem (nova editio emendatissima). Paris, 1638 (Trad. franç. : A. D. M. Paris, 1655).

La chirurgie de Fernel (*Trad. franç. et notes par Semon de Provanchières*. Paris, 1579).

Pharmacia Jo. Fernellii cum Guil. Plantii et Fr. Saguyere
scoleis : in usum pharmacopœrum nunc primum
edicta. Hanau, 1605 (7^e livre Thérapeutique de Fernel).

Monalosphærium partibus constans quatuor. Paris, 1526.

De proportionibus libri duo. Paris, 1528.

Cosmotheoria libris duos complexa. Paris, 1528.

On peut consulter sur le mérite de ces ouvrages
l'histoire de mathématiques de Montucla.

BIBLIOGRAPHIE

- ASTRUC. — Maladies des femmes.
- BAYLE. — Dictionnaire historique et critique.
- DE BEAUVILLÉ. — Histoire de la ville de Montdidier.
- DE BORDEU. — Recherches sur l'histoire de la médecine.
- BASSEREAU. — L'origine de la syphilis (*Th. Paris*, 1873).
- CABANÈS (D^r). — Le cabinet secret de l'Histoire.
- CABANIS. — Coup d'œil sur la révolution et sur la réforme de la médecine.
- CHÉREAU. — Dictionnaire des sciences médicales.
- CLAUDE BERNARD. — Introduction à la médecine expérimentale.
- CORLIEU. — L'ancienne Faculté de Médecine de Paris (1877).
- DAIRE (Le Père). — Tableau de la province de Picardie.
- DAREMBERG. — Histoire des sciences médicales.
- DUPOUY. — Le Moyen-Age médical.
- ELOY. — Dictionnaire historique.
- FREIND. — Histoire de la médecine (1735).
- FIGARD. — Un médecin philosophe au xvi^e siècle.
- GOUJET. — Histoire du Collège Royal.
- GOULIN. — Mémoires littéraires. Paris, 1775.
- Grande Encyclopédie*. — Article Fernel.
- GUY PATIN. — Lettres.
- LAROUSSE. — Dictionnaire universel.
- LE FILEUR. — Traduction du mal vénérien.

LE CLERC. — Histoire de la médecine.

MALEBRANCHE. — Recherches sur la vérité.

MÉZERAU. — Histoire de France.

PLANCY. — Vie de Fernel.

RIOLAN. — Commentaires.

RENOUARD. — Histoire de la médecine.

RICHEL. — La découverte de la circulation du sang

(*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1879).

RAYNAUD. — Les médecins au temps de Molière.

SPRENGEL. — Histoire des sciences médicales.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. — Histoire des hommes illustres de France.

Imprimerie spéciale de la Librairie LE FRANÇOIS
91, boulevard Saint-Germain, Paris.
